

VIVIANE ROMANCE ★ CARLO RIM ★ PIERRE LAROCHE ★ DENIS MARION

# L'ÉCRAN

12 Frs.

## français

et "La Belle Meunière"  
de Marcel PAGNOL

de l'Académie française

LE MOINS CHER DE  
TOUS LES HEBDOS  
DU CINÉMA

N° 141 - 9 MARS 1948

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★ DÉFEND LE CINÉMA FRANÇAIS



CECILE AUBRY, la "Manon" 1948 (voir page 7)

(Photo Sam LEVIN.)



# Les Français aiment le cinéma français ...et ils le prouvent!

Si le cinéma français se porte mal, sa défense, elle, se porte bien. Certes, à l'Ecran Français, nous savons bien qu'en nous adressant à nos lecteurs, nous ne prêchons pas dans le désert.

Cependant, avouons-le tout net, le succès de notre appel a dépassé nos rêves les plus optimistes. A l'heure où nous mettons sous presse, nous avons reçu au moins 4.000 lettres et recueilli quelque 10.000 adhésions au Manifeste du Comité de Défense du Cinéma français.

Jamais un concours — cependant doté de prix — ne nous a valu un tel afflux de correspondance, de telles manifestations de sympathie pour nous et pour la cause que nous défendons.

A tous — et avant tout — merci !

## DES ADHERENTS PARTICULIEREMENT ACTIFS

MAIS pourquoi ces deux chiffres : 4.000 lettres, 10.000 signatures ? Simplement parce que beaucoup de nos lecteurs ne se sont pas contentés de nous adresser leur adhésion personnelle (ce qui est déjà très bien) ; ils ont pris l'initiative de faire lire le manifeste autour d'eux, qui à ses amis, qui à l'atelier, au bureau, à la faculté et de demander à chacun de le parapher.

Le recordman en la matière est, sans doute, M. Thierry Labriffe, cultivateur à Flaurance (Gers), qui ne dit : « grand admirateur des belles productions françaises » et le prouve en nous faisant parvenir 134 signatures !

M. André Monpeurt, à Paris, nous dit : « se faire un plaisir de nous adresser une première liste de noms... et cette première liste ne comporte pas moins de trente noms ».

# Pourquoi 12 francs ?

Voici donc une nouvelle étape franchie !

Papier, impression, transports viennent de subir, une fois de plus, des hausses impressionnantes — et qui ne sont rien, semble-t-il, auprès de celles qu'on nous promet... Chaque journal, si puissant soit-il, se sent menacé dans son existence même. Et la Fédération de la Presse, qui, de l'Humanité à l'Époque, de la Voix du Nord au Patriote de Nice, de la Vie Catholique à Réforme, de Samedi-soir à l'Ecran français, groupe la très grande majorité des journaux et périodiques pour la défense de leurs intérêts professionnels, lance un cri d'alarme.

Sans doute, peut-il paraître paradoxal que nous procédions, à ce moment même, à une baisse si considérable de notre prix de vente !

Hier 20 francs, 12 francs aujourd'hui !

En fait, nous nous trouvons devant ce dilemme : ne rien changer à notre formule et augmenter — dans des proportions importantes — notre prix de vente (mais c'eût été restreindre, à coup sûr, notre audience) ou renoncer à un procédé d'impression, indiscutablement fléau pour la photographie, mais terriblement onéreux, abaisser notre

## A nos abonnés

La diminution de notre prix de vente entraîne, bien entendu, une baisse correspondante du montant de nos abonnements. Désormais :

1 an ..... 550 francs.  
6 mois ..... 300 francs.

Nous prolongerons — proportionnellement aux sommes versées — la durée des abonnements souscrits à un tarif supérieur.

Adhésions collectives également des instituteurs stagiaires de l'École Normale d'Auxerre (15 signatures) ; d'un groupe d'étudiants de l'Université d'Aix-Marseille (62 signatures) ; de MM. Lefebvre, employé, et Heluin, comptable à Cambrai (10 adhésions) ; de M. Robert Perreau, étudiant, à Charleville qui, en nous envoyant quatre adhésions, nous écrit : « Demain, je désirerais élèves et professeurs du lycée à lire le Manifeste et à y adhérer. Ne soyez donc pas étonnés si vous recevez beaucoup d'adhésions de Charleville ou de Fumay où ma famille habite ». Et, de fait, nombreuses sont les adhésions dans ces deux villes.

A Avignon, ce sont Paul Leydier, plongeur, Rodolphe Faugeras, gargon de restaurant, Charles Ravaut, chef-cuisinier, et Georges Larchet, sous-chef de cuisine, qui se groupent pour nous apporter leurs adhésions et celles de leurs clients.

Multiplier les exemples serait fastidieux. Ceux-ci suffisent pour montrer que du nord au sud de la France, dans toutes les couches sociales, on a compris la gravité du problème qui se pose aujourd'hui pour le cinéma français et que les bonnes volontés ne manquent pas.

## LEURS RAISONS...

TOUS ceux qui ont signé des manifestes du Comité de Défense du Cinéma français ont fort bien compris que le principal est que le nombre des adhésions soit tel que — lorsque le gouvernement se décidera à s'occuper efficacement du relèvement de notre industrie cinématographique — il ne fusse que satisfait aux légitimes désirs de tous les spectateurs... qui sont, aussi des contribuables et des électeurs.

Cependant, parmi nos lecteurs, nombreux sont ceux qui ont tenu à nous

expliquer le pourquoi de leur adhésion et les raisons qu'ils donnent sont d'un haut intérêt.

M. Jean Raveau, du Haut-Commissariat des affaires allemandes et autrichiennes à Vienne, a, par exemple, fort bien compris le sens de notre entreprise : « Je suis très heureux, écrit-il, de l'initiative prise par l'Ecran français qui permet à chacun de ses lecteurs de jouer un rôle conscient dans l'énergique campagne menée pour la sauvegarde de notre cinéma national ».

Quant à M. Marcel Minil, mineur à Lallain (Nord), il est un de ceux qui nous disent la grande vérité cinématographique de la province française : « Spectateur de province, je me vois condamné à voir toute la gamme des westerns, du plus ancien au plus récent. En un mois, c'est-à-dire sur neuf séances, j'ai pu voir cinq de ces rutilantes tels que « La loi de la Pampa », « Pillards du Texas », « Apache, cheval de la mort », etc... ».

A rapprocher de cette statistique dressée le 13 février dernier par M. Daniel Léger, ouvrier métallurgiste au Mans : « Depuis le 1er janvier à ce jour, il a été projeté dans nos huit salles de cinéma trente films américains, vingt-cinq films français, trois films italiens, un film mexicain. » Encore les spectateurs du Mans peuvent-ils se féliciter ; elles sont rares en effet les villes où la proportion de films français est si grande !

Si M. et Mme Kervé, instituteurs à Brest, s'élevaient, eux aussi, contre l'invasion de nos écrans par les

prix de vente, devenir LE MOINS CHER DE TOUS LES HEBDOS DU CINEMA et, au moment où le pouvoir d'achat du public — quel que soit le niveau social de chacun — se trouve cruellement réduit, présenter un hebdomadaire, peut-être moins agréable à l'œil, mais toujours mieux fait, mieux informé et plus actuel (parce que nos délais d'impression sont diminués), d'un prix accessible désormais, à toutes les bourses.

Et surtout, qui n'aura pas dû renoncer à ce slogan qui fait sa force : L'ECRAN FRANÇAIS N'ACCEPTE AUCUNE PUBLICITE CINEMATOGRAPHIQUE !

Au moment où, dans nos bureaux, au Comité de Défense du Cinéma français, affluent les signatures en faveur du manifeste que nous avons été LES SEULS de toute la presse cinématographique à publier — justement parce que nous sommes LES SEULS qu'aucun impératif publicitaire ne contraignait — il importe que l'Ecran français reste ce qu'il a été depuis la Libération : LE PREMIER !

Nous sommes convaincus que nos amis nous y aideront !

E.F.

## LE COMMUNIQUÉ DE LA FÉDÉRATION DE LA PRESSE

Depuis trois mois, la presse française n'a cessé de protester auprès du gouvernement contre les hausses successives décidées par les pouvoirs publics et qui évaluent démesurément le prix de revient des journaux.

Non seulement le gouvernement n'a pas accueilli cette demande, mais en trois mois il a doublé le prix du papier qui atteint ainsi seize fois celui d'avant-guerre ; en même temps, il a porté le coût des transports à vingt-six fois celui de 1939.

Par cette politique de hausses brutales, le gouvernement décidait en fait, contre l'intérêt évident du public et des journaux, une augmentation du prix de vente.

Cependant, lorsque la Fédération lui demande de réviser cette augmentation qu'il a rendue inéluctable, le gouvernement se dérobe.

Un engagement est-il pris le lundi ? Il est annulé le mardi.

En vain, la commission de la Presse de l'Assemblée nationale intervient : le ministre chargé de l'Information la traite avec la même dédaigne.

En demandant l'arrêt des hausses gouvernementales, la Fédération défend l'intérêt du public.

Elle demande l'équilibre du prix de vente et du prix de revient, elle défend sa liberté.

Elle regrette de constater que le gouvernement se désintéresse également de la presse et du public.

Les lecteurs des journaux avaient été traités par la Troisième République en amis ; ils sont traités par la Quatrième République en adversaires.

Le gouvernement décide-t-il que, toute presse libre ayant disparu, les Français ne soient plus informés que par une agence d'Etat et une radio d'Etat ?

La Fédération de la Presse, qui groupe des journaux de toutes tendances, s'interdit toujours toutes manifestations d'ordre politique. Mais elle déclare sans ambages qu'en s'obstinant à rejeter les demandes légitimes et modérées de la presse, le gouvernement prend l'initiative et porte devant l'opinion la responsabilité d'une déclaration de guerre au public.

François TIMMORY.

Nos lecteurs trouveront page 15 le bulletin d'adhésion au Manifeste du Comité de Défense du Cinéma français.



VOICI FRANÇOIS PICARD, le prototype réel de Monte-Cristo, tel qu'il est représenté par les graveurs du temps dans une édition de l'ouvrage de A. Dumas.

EN 1828, à Londres, un abbé français fut appelé au chevet d'un moribond. Celui-ci déclara s'appeler Antoine Allut, originaire de Nîmes, s'être échappé des galères auxquelles il avait été condamné pour un crime et en avoir commis un autre depuis son éviction. Il dicta une confession circonstanciée de ses méfaits que l'abbé, après la mort de son pénitent, fit parvenir à la préfecture de police de Paris. Après enquête, ses indications furent reconnues exactes et fournirent l'explication de trois crimes mystérieux demeurés impunis.

Dans une nouvelle parue récemment dans un hebdomadaire, Léon Treich qui possède toute la littérature française (et bien d'autres choses encore) sur fiches, rappelle que cette histoire vraie est la source du Comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas.

Un producteur astucieux la lut et se tint le raisonnement suivant : « Puisque ce roman a eu tant de succès à l'écran chaque fois qu'il y a été adapté, pourquoi l'histoire véritable qui l'a inspiré n'en aurait-elle pas autant ? » Et il acheta les droits.

La genèse du Comte de Monte-Cristo est piquante. En 1844, Alexandre Dumas a quarante-deux ans. Ce n'est plus le mince jeune homme, aux fines moustaches et barbe, dont Gavarni a fait le portrait quinze ans plus tôt. C'est déjà le colosse aux cheveux crépus (n'oublions pas qu'il est mulâtre, fils d'une négresse, témoin irrécusable que le métissage donne aussi de bons résultats) dont la prodigieuse vitalité stupéfiante ses contemporains comme la postérité. Il est toujours vêtu avec un mauvais goût ostentatoire, recherchant les étoffes les plus voyantes, couvert de breloques, de chaînes et de bagues. Avec une joie d'enfant, il arbore une imposante brochette de décorations : la Légion d'honneur, dont il vient d'être fait chevalier, les ordres de Léopold de Belgique, d'Isabelle la Catholique, de Gustave Vasa, la grand-croix de Saint-Louis de Lucques, qui lui a coûté cent louis, le Nicham. Car c'est déjà le plus prolifique et le plus heureux des auteurs dramatiques, bien que ses foudres ne se comptent pas : il les oublie encore plus vite que le public.

En revanche, il n'en est encore qu'à ses débuts de conteur. Certes il a déjà écrit six romans, dont ce Capitaine Paul qui combat republie aujourd'hui en feuilleton, mais aucun n'a fait sensation : cette année 1844 va marquer pour lui un tournant décisif dans sa carrière. En effet, pendant qu'Amoury paraît dans La Presse, Gabriel Lambert dans La Chronique, Fernand dans La Revue de Paris, en collaboration avec Auguste Maquet il achève pour Le Siècle : Les Trois Mousquetaires qui auront sur-le-champ un succès prodigieux et lui ouvrent une nouvelle veine qu'il exploitera avec le brio que l'on sait, celle de l'histoire de France mise en roman.

Les directeurs de journaux lui réclament de nouvelles œuvres. Les écrire ne lui coûte rien, ou presque, tant est prodigieuse sa capacité de travail.

C'est alors qu'il se souvient d'avoir lu dans Les Mémoires tirés des archives de la police de Paris un chapitre qui fait son affaire.

Il faut dire un mot de l'auteur de ce curieux volume, mine dans laquelle ont puisé tous les feuilletonnistes. Jacques Peuchet, né en 1758, était avocat quand la Révolution éclata. Comme pour beaucoup de gens de robe, ses idées avaient été formées par les encyclo-

# Laid, borgne et cruel LE VRAI MONTE-CRISTO s'appelait François Picard

Le cinéma va nous révéler l'obscur aventurier qui inspira à Alexandre Dumas son héros immortel

pédites mais ses intérêts étaient liés à ceux des classes possédantes. Après avoir salué avec enthousiasme l'apparition des temps nouveaux, il se rapprocha de la cour, ce qui lui valut d'être emprisonné au 10 août. Relâché, il chercha à se faire oublier en province où il administra le district de Gonesse. En 1795, il dirigea la préfecture de police le département qui s'occupe des émigrés, des prêtres et des conspirateurs. Son indulgence le fait mettre à pied par Barras et lui vaut vraisemblablement de faire une belle carrière sous l'Empire. Il est nommé successivement administrateur des droits réunis, censeur de la presse et enfin archiviste à la préfecture de police. C'est là qu'il recueillera à loisir les documents dont il se servira pour la rédaction de son livre. Mis à la retraite à l'avènement de Charles X, il meurt en 1830 (4).

Son livre, publié six ans après sa mort, sacrifie au goût de l'époque. Au lieu de reproduire les documents inestimables qu'il avait eus sous les yeux (et qui ont disparu depuis dans l'incendie de la « Grande Maison »), il les romances et bien maladroitement le plus souvent. C'est le cas du chapitre intitulé : Le diamant et la vengeance, qui avait retenu l'attention d'Alexandre Dumas et celui-ci, qui ne fit jamais mystère de sa source, la modifia du tout au tout pour en tirer Le Comte de Monte-Cristo.

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses Causeries intitulée Etats-civil du comte de Monte-Cristo. Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui

## par DENIS MARION

est maintenant le chapitre VIII du deuxième volume, la rencontre dans l'île de Monte-Cristo de Franz d'Épinay et du comte. L'intention d'Alexandre Dumas était de raconter en cours de route, dans un récit romanesque, les mobiles de la vengeance d'Edmond Dantès. Auguste Maquet fit remarquer que ce prologue était trop intéressant pour ne pas être mis en vedette et Alexandre Dumas se rallia tout de suite à son avis : à juste titre, puisque le château d'If et l'abbé Faria sont les épisodes grâce auxquels le roman est entré dans la légende.

Je conseillerais à tous les scénaristes, vétérans ou débutants, de relire Le Comte de Monte-Cristo après Le Diamant et la vengeance : ils en resteroient, comme moi-même, bouche bée d'admiration. La manière dont Alexandre Dumas expose une situation sans ralentir l'action, dont il amène les personnages un par un et les caractérise en une seule scène de sorte que le lecteur ne puisse plus les confondre, dont il justifie chacune de leurs actions, même les plus extravagantes, pour la faire paraître absolument nécessaire, est tout simplement exemplaire. Si ce diable d'homme vivait de nos jours, il suffirait à lui tout seul à alimenter la production française en scénarios qui seraient incontestablement meilleurs que 95 % de ceux qui sont tournés actuellement, reconnaissons-le en toute modestie.

Ce n'était pas pour faciliter ma tâche d'adaptateur, et je me sentais quelque peu inquiet de m'exposer à une telle comparaison. Il existe suffisamment de succédanés, avoués ou occultes, du Comte de Monte-Cristo pour ne pas en offrir un de plus au public. C'est ce qui détermina mon parti, dont il ne m'appartient pas de juger s'il fut bon ou mauvais. Au lieu d'imiter Alexandre Dumas, j'en pris le contre-pied. Je négligeai les parties du récit de Peuchet qu'il avait exploitées pour m'attacher à celles qu'il avait négligées. Edmond Dantès était victime de la méchanceté humaine, son prototype François Picard était victime de sa propre folie. L'affreux cachot du château d'If était remplacé par une prison idyllique, l'abbé Faria était véritablement le pauvre fou qu'il paraissait être ; à l'évasion romantique dans le sac jeté à la mer se substituaient la plus normale des libérations. Au lieu d'un Monte-Cristo vengeur idéalement séduisant, colossalement riche, machinant des plans d'une intelligence machiavélique, on verrait un monomane vieux, borgne, laid, pauvre, dont

la cruauté irait jusqu'à faire payer aux innocents les fautes des coupables. Enfin, tandis que le roman d'Alexandre Dumas montre la vanité de la vengeance qui donne à l'homme moins de satisfaction que le pardon, le film montrera au contraire que la vengeance poussée jusqu'à ses dernières conséquences se renferme infailliblement contre son auteur.

Telle est l'origine de ce Secret de Monte-Cristo qui sera tourné bientôt. Par ailleurs, dans le cas de ce film, un problème qui agite beaucoup le monde du cinéma y sera plus insoluble que jamais. Quel en sera en effet l'auteur ? Le metteur en scène Albert Valentin ? Voilà qui ne fera pas l'affaire des scénaristes. Pierre Larache, qui en écrit le dialogue ? Si l'on veut. Moi-même, qui ai fait l'adaptation ? Je n'ai pas cette prétention. Léon Treich, sur la nouvelle de qui tout notre travail est fondé ? Je suis sûr qu'il déclinerait cet honneur. Alexandre Dumas et Auguste Maquet, qui ont illustré d'une manière définitive le thème de la vengeance ? Il n'y a pas une seule idée, une seule ligne de leur œuvre qui ait été utilisée. Jacques Peuchet ? Il assure lui-même qu'il n'a fait que recopier un dossier de police. Alors qui ?

Avec timidité, je propose ma solution : l'auteur est Antoine Allut, le galérien assassin, dont la confession devait exciter l'imagination des écrivains.



PIERRE RICHARD-WILLM, dernière incarnation cinématographique du comte de Monte-Cristo dans le film que Robert Vernay a réalisé en 1942.

(4) J'emprunte ces détails biographiques à l'ouvrage de J. Lucas-Debreton qui fait précéder une édition abrégée de l'ouvrage de Peuchet : Les Secrets de la police (Gallimard).







# VIVIANE ROMANCE:

"je serai metteur en scène"

A UN TOURNANT DE SA CARRIÈRE, LA VEDETTE FRANÇAISE LA PLUS DÉCRIÉE (QUI A PEUR DES LOUANGES, NE PARTIRA PAS A HOLLYWOOD ET A REFUSÉ DE JOUER AVEC ORSON WELLES) NOUS CONFIE SES ESPIRS ET SES RÊVES



DEPUIS un an et demi, les journaux annoncent régulièrement : Viviane Romance va quitter la France... Mais Viviane m'a confié, il y a quelques jours : « J'ai décidé de rester. Je ne veux pas désertier. Je ne dis pas que je ne parlais pas si la situation du cinéma français ne s'améliorait pas. Alors, j'irais peut-être au Mexique. Mais, pour l'instant, je reste... » Et Hollywood ? lui ai-je demandé. « Oh ça, rien à faire ! Ils m'ont proposé un de leurs fameux contrats de sept ans... Je préfère ma liberté. »

Pourquoi voulait-elle s'exiler ? Pourquoi voulait-elle quitter le pays qui lui a donné la gloire ? Viviane Romance en avait assez des attaques et des calomnies dont elle est l'objet. Elle en avait assez de servir de tête de Turc aux critiques à l'idée fixe... Je sais bien que, parce que j'ai défendu ici même, dans ces lignes colonnes, Tino Rossi, on ne manquera pas de m'accuser de développer le paradoxe. Or, j'ai horreur du paradoxe. Autant que du parti pris.

« J'aime être critiquée », m'a dit Viviane Romance. J'ai toujours peur des louanges. Car les louanges ne m'aident guère... Un critique a raison de dire que je suis mauvaise si il me considère comme telle. Mais je le lui reprocherai toujours s'il le fait en termes vulgaires. J'ai horreur de la grossièreté... Les vrais critiques sont ceux de mes amis qui me donnent leurs impressions sans me ménager, en me disant, s'il le faut : « Viviane, là-dedans, tu es mauvaise, et voilà pourquoi... »

On lui reproche d'avoir confondu sa vie privée avec le cinéma. D'autres l'ont fait et le font encore. Personne ne les empêche. Ce n'est donc pas un argument... Les éreintements de la critique dite spirituelle ont d'ailleurs brisé net la carrière d'un ancien partenaire de Viviane Romance, qui, s'il eut le tort d'accepter parfois certains rôles, n'en fut pas moins excellent dans quelques films. Je veux parler de Georges Flamant : rappelez-vous *La Chienne*, *Gibraltar* ou *La Tradition de minuit*...

On lui reproche ses exigences sur le choix des scénarios. On lui reproche de faire récrire quelques répliques ou quelques scènes... Grossi par la presse, le moindre incident prend des proportions redoutables. Dans les studios, les murs ont des oreilles et il y a toujours quelqu'un pour aller raconter l'anecdote à un écho. Ce sont les petites jalousies du métier... Certes, Viviane est très sensible. On peut facilement la blesser. Elle le sait. Et elle avoue : « Je m'empêche facilement ». Les journaux n'ont pas manqué de relever en leur temps les différents conflits qui opposèrent Viviane Romance à ses metteurs en scène ou à ses scénaristes. Récemment encore, alors qu'elle tournait en Italie *Le Carrefour des passions*, il y eut une brouille entre elle et son metteur en scène, Henri Calef. Et Calef abandonna la réalisation du film. Viviane Romance en donne ainsi les raisons : « Je crois encore au talent d'Henri Calef. Malheureusement, il se laisse très facilement influencer par les femmes. Alors, pour peu que ces femmes ne s'aiment guère... » « Je sais aussi reconnaître mes torts », m'a dit Viviane. Et elle a évoqué les malheureux souvenirs d'une femme dans la nuit, où elle se fâcha avec ses scénaristes, Pierre Laroche et Jacques Prevert. « Je le regrette aujourd'hui », a-t-elle conclu.

On lui reproche de tourner parfois des navets. « Mais, dit-elle, lorsqu'une vedette signe un contrat, le scénario n'est pas encore écrit. Le producteur le fait écrire lorsqu'il est sûr d'avoir « sa » vedette... Le film est tourné. S'il est bon, on dira : « M. Untel a enfin su diriger Viviane ». S'il est mauvais, dans la plupart des cas, on passera sous silence M. Untel et on me reprochera une fois de plus d'avoir tourné un navet... » « Je suis entièrement d'accord avec Viviane. Et je connais un certain nombre de petits scénaristes et de petits metteurs en scène qui, chaque année, signent plusieurs navets, et continuent, de saison en saison, à ronger le cinéma français, sans que personne ne les traîne dans la boue... Faut-il les citer ? »

Je traverse une période fort curieuse de ma vie », m'a dit encore Viviane Romance. « J'hésite dans tout ce que je fais. Mais je me suis malgré tout décidée à prendre une semi-retraite. » C'est pourquoi elle a refusé d'être la partenaire d'Orson Welles dans *Cagliostro* (on lui avait proposé le rôle d'une gitane) ; ce rôle a été repris par Valentina Cortese. C'est pourquoi aussi elle a repoussé l'offre de George Raft qui lui proposait de tourner *Serment solennel* au Maroc.

« Je suis véritablement à un tournant de ma carrière. Pourquoi d'ailleurs ne tenterais-je pas le théâtre ?... Je vous avouerai qu'il n'y a qu'une chose qui me passionne vraiment : faire un film moi-même. Être à la fois mon producteur et mon metteur en scène. C'est un projet qui va bientôt devenir réalité. J'ai plusieurs sujets. Mais je n'en suis pas satisfaite et je cherche autre chose. S'il le fallait, pour les besoins du scénario, je n'y interprèterais qu'un rôle de second plan... Ce serait pour moi une expérience que je ne veux pas laisser passer. Et là alors je serais la seule responsable. » A-t-elle tort ? A-t-elle raison de se lancer dans une semblable aventure ? Elle a, en tout cas, raison de tenter l'expérience.

En tant qu'interprète, Viviane n'a aucun projet : « J'attends et j'hésite. Je dois tourner « *La Femme et le Pantin* ». Mais le producteur ne fut pas en mesure de

VIVIANE ROMANCE, telle qu'elle apparaît dans le dernier film qu'elle a tourné : « *Le Carrefour des Passions* », commencé en Italie par Henri Calef. (Photo LIDO.)



(Photo Sam LEVIN.)

tourner dans les délais prévus. Néanmoins, si tout s'arrange pour le producteur, le film se fera peut-être, en Espagne, sur les lieux mêmes de l'action. »

LES sautes d'humeur de Viviane, son dédain envers la critique, ses perpétuelles hésitations pour savoir si elle doit accepter tel ou tel rôle, s'expliquent fort bien par le passé même de Viviane. Dix années de figuration et de « pannes », ça ne peut pas s'oublier... Viviane n'a pas eu la chance d'une Danielle Darrieux ou d'une Michèle Morgan. Elle a été trop longtemps une apprentie de la gloire. Et n'importe qui à sa place aurait eu de même, acceptant les rôles comme ils venaient, comme des dons de la providence, en essayant de défendre ce qu'elle a mis dix ans à gagner... Et elle l'a bien gagné... Les journaux de cinéma et les brochures à bon marché ont souvent raconté son passé. Et le déformant plus ou moins. Bah, tant pis. C'est la rançon de la gloire !

Et je ne reviendrai pas sur ce passé. Mais n'oublions pas qu'à quatorze ans, obligée de gagner sa vie, elle essayait de le faire par la figuration. Parce qu'elle voulait arrêter, Pauline Ormès, jeune fille timide, montait et redescendait cinq ou six fois les escaliers avant de se présenter chez un impresario. Elle sonnait des moments de désespoir, tenta de se suicider en s'ouvrant avec une lame de rasoir les veines du poignet. « Je travaillais pour me libérer d'un homme que je ne voulais pas épouser et pour pouvoir élever librement mon enfant. » Quelques années plus tard, elle décida à nouveau de se supprimer : elle hésita, au dernier moment, ne voulant pas laisser sa fille seule au monde. Aujourd'hui, elle aime rire et sourire. Mais elle ne peut pas oublier ses dix années de misère.

Le nom de Viviane Romance reste associé à la grande époque du cinéma français, 1936-1939. Au côté de ceux d'Aleluy et de Jean Gabin. Elle fut alors la garce la plus charmante et par là la plus humaine que l'on ait vue sur un écran. Mais le premier désir de Viviane était de s'évader d'un personnage qu'on semblait vouloir lui imposer. Elle m'a dit : « J'aime être dirigée par Julien Duvivier. Mais je n'aime pas la conception qu'il se fait de moi. » (Deux souhaits de Viviane : tourner avec Feyder et Delannoy.) C'est ce qui explique son choix de rôles préférés : *Naples au baiser de feu*, *Angélica*, *Carmen* et non *La Belle Equipe* ou *Panique*. Viviane Romance veut être une femme. Elle ne veut pas être une garce.

Et n'oublions pas enfin qu'à l'étranger ce sont les films de Viviane, de Tino ou de Danielle qui nous rapportent le plus de devises. Certains pourront le regretter. Mais les faits sont là... Alors, adions Viviane, Tino ou Danielle à faire de meilleurs films. Et ne nous chicanons plus les uns les autres, s'il vous plaît.

TACCHELLA.

# CECILE AUBRY

"MANON" 1948

ira mourir en Palestine

TRENTE jours durait, la caméra de G.-H. Clouzot a enregistré, en une série de bouts d'essai, les scènes d'amour que jouaient Cécile Aubry et Dany Robin avec Michel Auclair. Et, à l'issue de ce match serré, Cécile Aubry a été choisie pour incarner Manon.

La nouvelle découverte de Clouzot a dix-neuf ans, un nez minuscule, de longs cheveux blonds frisés et une indiscutable photogénie ; sur ses frêles épaules en repasser le poids écrasant de la quasi-totalité du film. La future vedette arrive, balancée sur de très hauts talons (« J'ai tellement peur d'être trop petite... ») et toute souriante, en songeant à sa merveilleuse aventure, ne raconte ses débuts :

— Avant de penser à l'art dramatique, me dit-elle, j'ai d'abord passé mon bachot. Et après, j'ai fait de la danse. Je suis entrée chez René Simon au début de l'été dernier, mais je me croyais destinée aux rôles d'ingénues ; quand Clouzot est venu au cours, j'ai donné une scène de Rosine dans *Le Mariage de Figaro*. Après quoi, c'a été le conte de fées : le metteur en scène m'a con-

voquée, j'ai tourné des honts d'essai... et voilà !  
— Et que pensez-vous de votre metteur en scène ?

— Je vais vous dire : au cours, on m'avait dit que c'était un ogre (sic) mais moi, je le trouve merveilleux professeur ! Surtout qu'il a fort à faire avec moi, parce qu'il est en train de me transformer complètement : je vous ai dit que je m'orientais vers les « Ondines », tandis que Manon est d'une perversité ! En ce moment, je travaille la scène de ma mort : à la fin, je meurs dans le désert, en Palestine.

Manon refuse de me raconter en détail quelles sont les aventures de son personnage. Je suis seulement que cette adaptation très « modernisée » comporte d'innombrables péripéties : du marché noir de cigarettes, des collaborateurs et des F.F.I., sans compter le trafic d'or à la frontière franco-italienne.

— Somme toute, ai-je cru pouvoir conclure après cette liste, ce sera une Manon très originale.

— Pas du tout ; c'est exactement l'histoire de l'abbé Prévost ; j'ai lu Manon Lescaut à

quinze ans, je m'en souviens bien, et les personnages sont les mêmes : Des Grieux est lâche et révolté ; moi, je suis coquette, rouée et versatile... Je ne peux pas en dire plus !

Mais voici l'assistant de Clouzot qui vient chercher Cécile Aubry pour aller choisir ses jolies toilettes chez un grand couturier. Et Clouzot est pressé ; il part demain pour l'Afrique du Nord repérer les extérieurs où sera tournée la mort romantique de l'héroïne.

Manon s'agitte dans des préparatifs interminables, pendant que l'assistant s'impatiente et explique à sa mère quelques principes sacrés du genre : « L'heure, c'est l'heure » ou « Le studio, c'est la caserne ». Mais la jeune vedette ne s'encombre pas pour autant elle sort en ajoutant, dans une pique : — On commence à tourner le 1er avril, mais ce n'est pas une farce !

La porte claque.  
— Vous ne trouvez pas qu'elle est trop « hêlé » pour faire du cinéma ?

C'est ce que m'a demandé sa mère avec une pointe d'anxiété dans la voix.

Monique SENEZ.

## Pensées en flashes

par CARLO RIM

La caméra est un œil qui prête sa rétine à tout le monde.

On ne cherche pas un style. On le trouve.

Le cinéma a emprunté l'acteur au théâtre. Qu'attend-il pour le lui rendre ?

Antoine, jadis, fit sensation en accrochant sur la scène de véritables quartiers de viande. Quel nouvel Antoine osera nous montrer à l'écran une boucherie de carton ?

Pour Pagnol, notre littérature souffre d'une fracture du père Ohnet.

A l'écran, tout est artificiel, à commencer par le naturel.

Changer d'objectif, c'est en photographie comme en politique, regarder les choses d'un autre œil.

Certains metteurs en scène s'en vont de la caméra comme d'autres s'en vont du pommier.

Le récit de Thérèse ne serait plus à l'écran qu'une séquence muette.

Tristan Bernard me disait :

— Je viens de relire Sous les tilleuls, d'Alphonse Karr. Une telle abondance de personnages et de péripéties, cela témoigne d'un manque d'imagination peu commun.

Le cinéma ne sera grand qu'autant qu'il sera libre. D'un bon franc-tireur on ne fait pas un bon soldat.

Ces écrivains me font rire, qui méprisent le cinéma mais découpent leurs romans comme des films parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

Remake signifie refaire.

Je suis refait, tu es refait, il est refait, etc...

Au commencement était le Verbe.

Ce qui reste à prouver.

Parler en gros plan sans mettre sa main devant sa bouche, ce n'est pas correct.

La grande trouvaille du cinéma : le décor mobile qui déplace le spectateur. Tout le reste est littéraire.

Giraudoux venant à l'écran laisse son éloquence au vestiaire. Il faut voir quelque humilité là-dedans. Mais un bon auteur, même muet, conserve son style propre et ce Giraudoux laconique ne déçoit ni les amateurs de cinéma ni les admirateurs de Giraudoux.

« La beauté est dans l'œil qui regarde ». (Proverbe arabe.)

Un bon dialogue ne se paie pas de mots.

Un journaliste demandait à un célèbre metteur en scène :

— Êtes-vous pour le couple réalisateur-auteur ?  
— Je n'épouse pas mes bonnes !

Sur l'écran, l'héroïsme est ridicule comme un potiche mal collé.

Le gros plan est une loupe qui repétise les mauvais acteurs.

On appelle « rencontre » une contrefaçon fortuite. Mais c'est aussi le nom qu'on donne aux plagiat prémédités.

Un film : *La Peste*. Tout le monde est mort. Un seul survivant dans la ville déserte : la caméra. Elle erre par les rues, pousse les portes, entre dans les maisons, monte les escaliers, enjambe les cadavres. Seules parlent les horloges — et les mouches.

Des mots sous des images. Nos premiers dialogues : *Cavalli* et *Forain*.

L'avant-garde meurt — ou elle se rend.

— J'aime les films qui font penser.

— A quoi ?



# Franz Schubert rencontre la "Belle Meunière"

MARCEL PAGNOL, qui vient d'être nommé consul du Portugal à Monaco (...), a terminé avant son départ pour Lisbonne les prises de vues de La Belle Meunière, dont Max de Rieux signera la mise en scène. L'histoire de ce film est presque une histoire marseillaise, puisque c'est à Schubert et à Tino Rossi, associés dans l'esprit de Pagnol, que La Belle Meunière doit d'être née. Et aussi à ce goût particulier de l'auteur de Marius pour les moulins ! Il en possède un dans la Sarthe, un autre dans le Midi, Pagnol qui avait utilisé pour Angèle sa ferme des Camoins, près d'Aubagne, dessinait vivement « faire jouer » dans un film son moulin de la Colle-sur-Loup... C'est donc afin d'employer ce moulin, Tino Rossi et les lieder de Schubert qu'il adore, que Marcel Pagnol a été amené à écrire le scénario de La Belle Meunière qui retracera un épisode supposé de la vie du grand compositeur viennois. C'est Tony Aubin qui a dirigé toutes les études musicales de l'ouvrage, et l'on sait que Pagnol a fait chanter à Tino Rossi cinq parties du même lied et que, grâce au

mélange sonore, nous entendons cinq fois en même temps, la voix de Tino.

C'est également pour ce film que Pagnol a fait ses débuts de librettiste ! Il a écrit pour les lieder que l'on entendra à l'écran de courts poèmes sur la musique de Schubert et il avait lui-même que cette gymnastique littéraire, à laquelle il ne s'était jamais encore livrée, fut pour lui le plus difficile exercice qu'il ait connu. Avec cette légère tendance à l'exagération qu'on parfois les Marseillais... Il déclare même qu'il préférerait récrire Marius, Fanny et César, plutôt que de mettre des couplets sur de nouvelles chansons !

On retrouvera dans les personnages de La Belle Meunière un goût de terroir provençal, un certain cousinage avec Giono et le Pagnol lyonnais et rhodanien de certains de ses films. Ces Autrichiens parlent parfois le langage de ceux de Beaumaine ou de ceux du Vieux-Port...

Se référant, très librement, à une prétendue aventure paysanne qui aurait inspiré à Schubert plusieurs de ses lieder, Marcel Pagnol imagine l'histoire suivante :

## L'idylle éphémère d'un musicien et d'une paysanne

Las de Vienne, de sa vie légère, superficielle et mondaine, Franz Schubert décide un jour d'aller retrouver au sein même de la nature, la pureté de l'inspiration. Il quitte ses amis du caveau, près de la cathédrale, où en leur compagnie il passait des nuits à chanter et à boire de la bière dans les profonds gobelets de cette appétissante Kathi, chère au Jean Cassou des Harmonies viennoises...

Les forêts, les prairies, les sources remplacent désormais, pour lui, le Prater et ses brasseries. Aux « Schubertiades », ces fêtes intimes de la musique et des beuveries, se sont substituées les promenades au clair de lune et les nuits à la belle étoile... Un ruisseau est son ami. Il remonte son cours, pieds nus sur les pierres lavées par le courant, et trouve, au détour d'un boqueteau, un moulin dont Maître Guillaume est le



LE MEUNIER, UN PERSONNAGE TYPIQUEMENT PAGNOL, JOUE PAR RAOUL MARCO.



FRANZ SCHUBERT (TINO ROSSI) VIEN DE FAIRE CONNAISSANCE AVEC LA BELLE MEUNIÈRE (JACQUELINE BOUVIER).

propriétaire. Celui-ci accueille Franz avec affabilité et lui offre la table et le gîte contre de menus travaux de menuiserie. Franz refuse et poursuit sa route. Mais, à quelques pas de là, il aperçoit, prenant son bain dans la rivière, une ravissante jeune fille. « C'est Brigitte, lui dit un berger, la fille de Maître Guillaume... » Se ravisant, Schubert vient dire à l'hospitalier meunier qu'il a réfléchi et que, décidément, il veut goûter aux joies de moudre la farine !

A ces plaisirs s'ajoutent bientôt pour Franz ceux qu'il éprouve à faire en compagnie de Brigitte de longues promenades au clair de lune. Pour la belle meunière il compose des lieder et joue un soir pour elle, sur sa guitare (n'oublions pas que c'est Tino Rossi qui incarne Schubert...), cette fameuse Sérénade qui chante depuis cent trente ans dans le cœur de tous les amoureux !

Les jours passent. Vienne et ses fumées sont loin ! Schubert est en train de devenir un meunier accompli et un soupirent empressé. Il va chaque jour au bord du ruisseau, « à la pêche à la musique... »

Ruisseau, ruisseau de mes amours

Pourquoi ne parles-tu pas ?

Montrant à Brigitte l'eau claire qui coule sur les cailloux, Franz dit à la jeune meunière :

— C'est votre amie ?

— C'est mon miroir, répond Brigitte...

Cependant Maître Guillaume commence à trouver que « ces enfants » se cachent un peu trop de lui. Il ne peut plus pénétrer dans une pièce sans tousser fortement avant d'ouvrir la porte, il n'ose plus, le soir, aller embrasser sa fille de peur de ne pas la trouver dans son lit... Tout cela ne peut pas durer. Et le bon meunier décide de brusquer les fiançailles.

Les promesses sont échangées ; Brigitte trouve bien agréable de devenir l'épouse d'un maître de chapelle et d'aller habiter Vienne, tandis que Maître Guillaume se voit déjà chez « ses enfants » et allant au Prater voir passer

l'Empereur... Lui qui fut jadis abandonné par sa femme (elle partit avec un Espagnol, la coquine !), le voilà qui reprend goût à la vie et qui se lance dans des rêves de grandeur.

La bonne fortune qui devait lui échoir fut cependant plus grande encore, car il advint qu'à deux jours de ces fiançailles solennelles, la chasse du comte Christian passa par le moulin. Le jeune comte, tout éblouissant de ses habits rouges, sur son cheval, remarque Brigitte, lui demande de venir ouvrir le bal à la fête du château, le dimanche suivant, et engage par surcroît le maître de chapelle pour diriger son orchestre pendant les réjouissances...

Le fringant baron présente Brigitte à la douairière sa mère et la prie de faire entrer la belle meunière parmi ses dames d'honneur. La noble dame qui savait ce que cela voulait dire acquiesce, trouvant pourtant que ses dames d'honneur changent un peu trop souvent...

En vain le pauvre Franz chercha-t-il à sauver l'innocente et coquette Brigitte ! La maîtresse délaissée par Christian se joignit à lui sans plus de succès. Vienne et le maître de chapelle s'étaient déjà dans les rêves de Brigitte qui ne voyait plus dans son avenir que fêtes fastueuses et lustres illuminés !

Franz revient au moulin où le rejoint bientôt Maître Guillaume. « J'ai tâché de la ramener, dit-il à Schubert. Elle m'a répondu par le sourire de sa mère. Il m'a semblé que j'étais cocu pour la seconde fois... »

Ensemble Franz et le meunier vident la dernière coupe de l'amitié. Déjà Schubert entend chanter ses amis sur la route de sa destinée : Brigitte et le moulin ne sont plus qu'un souvenir. Il s'en alla comme il était venu, par le chemin de l'eau et passant avec elle, en chantant sa dernière sérénade :

Adieu, serments,  
Adieu, beaux jours  
Et toi séjour béni  
Moulin charmant  
Des mes amours,  
Tout est fini !

Roger REGENT.

## La famille Tino Rossi au grand complet dans LA BELLE MEUNIÈRE

La jeune épouse de Tino Rossi, Lilia Vetti, qui attend aujourd'hui un enfant, joue le rôle épisodique de la favorite, maîtresse délaissée par Christian (Raphaël Patroni). Pierrette, la fille de Tino, qui a près de vingt ans, fait une apparition dans le rôle de la Chambrière.



FRANZ SCHUBERT - TINO ROSSI REVE SUR LA-PASSERELLE QUI CONDUIT AU MOULIN.

## UN EXTRAIT INÉDIT DU SCÉNARIO DE MARCEL PAGNOL de l'Académie française

Nous publions ci-dessous, avec l'autorisation de Marcel Pagnol et celle des Editions SELF qui publieront dans quelques semaines le texte intégral de La Belle Meunière, un extrait inédit de ce film. La scène qu'on va lire se situe au début du film. Franz et Brigitte viennent de faire connaissance...

### DANS LA SALLE A MANGER DU MOULIN

(C'est une salle à manger rustique, très claire, avec une grande cheminée. Sur le bahut, quelques pièces mécaniques, pignons, paliers de bois et de bronze. Une grande balance romaine toute brillante.)

(Brigitte met le couvert. Assis près de la fenêtre, Franz la regarde.)

FRANZ. — Vous avez une bien jolie maison.

BRIGITTE. — Oui, mais elle est loin de la ville et même du village. Vous, venez de la ville ?

FRANZ. — Oui. C'est vous qui jouez de la guitare ?

BRIGITTE. — Non. C'était ma mère. Vous êtes musicien ?

FRANZ. — Un peu.

BRIGITTE. — Moi, j'aime beaucoup la musique.

FRANZ. — Moi aussi.

BRIGITTE. — Au village, il y a un bossu qui joue de l'harmonica. Il joue bien. Mais naturellement, il ne peut pas chanter en même temps.

FRANZ. — Ça serait un joli tour de force... Vous allez souvent au village ?

BRIGITTE. — Non, parce que tout le monde vient au moulin... Quand le boulanger vient chercher sa farine, il nous apporte notre pain. Les paysans paient souvent la mouture avec des légumes, du lait, des volailles... Et puis, il y a les colporteurs qui s'arrêtent en passant... Alors, je n'y vais que le dimanche, pour la messe, quand mon père peut m'accompagner, parce qu'il ne veut pas que j'y aille seule...

FRANZ. — Pourtant, vous n'êtes pas une enfant...

BRIGITTE. — C'est pour-être pour ça.

FRANZ. — Vous avez sans doute vos petites amies au village ?

BRIGITTE. — Je n'aime pas beaucoup les filles. Je ne sais pas que leur dire... Mais il y a les garçons, ceux qui étaient à l'école avec moi. Ils sont très gentils... Ils ne donnent des rubans, des fleurs, des bonnettes sucrées... Et même des bijoux...

FRANZ. — Vous en avez beaucoup ?

BRIGITTE. — Oh oui ! Mais ce sont des bagatelles : on les achète à la foire. Sauf ma croix, qui est en or, tout le reste ne vaut pas un ducat.

FRANZ. — Ce bracelet aussi est très joli...

BRIGITTE. — Ce sont des pierres de la montagne. C'est Hans Grutl qui me l'a payé à la foire de Saint-Vincent.

FRANZ. — C'est votre fiancé ?

BRIGITTE. — Oh non ! Je n'ai pas de fiancé. Si j'en avais un, les autres ne me donneraient plus rien. Et puis, je n'en connais pas un qui me plaise plus que les autres... Il y a le fils du forgeron, le fils du boulanger, le fils du charbonnier... Les autres, ce sont des paysans. Je n'aimerais pas être une paysanne.

FRANZ. — Mais alors, qui vous plairait ?

BRIGITTE. — Si je le savais, ce serait fini... Et puis, pour le moment, je suis très heureuse, et ça m'amuse d'avoir beaucoup d'amoureux. Mais ça ne plaît pas à mon père... Les jeunes filles des villes, comment vivent-elles ?

FRANZ. — Elles s'habillent aussi bien que possible, elles se font de longues tresses, et elles attendent.

BRIGITTE. — Alors, le métier des filles, c'est d'attendre ?

FRANZ. — Bien sûr. Et le métier des hommes, c'est de trouver celle qui les attend... Qu'est-ce que vous faites, ici, toute la journée ?

BRIGITTE. — Je tiens le ménage. Ma mère est morte quand j'étais petite. Je ne l'ai même pas connue. Et puis, j'arrose mes fleurs. Et puis, je joue avec le ruisseau.

FRANZ. — C'est votre ami ?

BRIGITTE. — C'est mon miroir. Pas toujours, bien sûr... En hiver, il est jaune, il roule des pierres. Il y a deux ans, nous sommes allés chercher la route au milieu d'un pré... Mais à partir du premier jour d'été, il est aussi clair que les yeux d'un chien, et il fait des feuilles et des fleurs.

FRANZ. — Je l'ai suivi pendant deux jours. C'est lui qui m'a conduit ici... Pour le remercier, je veux lui faire une chanson.

BRIGITTE. — Vous la chanterez pour moi ?

FRANZ. — Oui.

BRIGITTE. — Quand ?

FRANZ. — Quand elle sera faite. Peut-être ce soir.

(Entre le meunier.)



De Frédéric Lemaître (1848) à Jean Marais

## La naissance de "Ruy Blas"



FREDERICK LEMAITRE, le grand acteur qui créa « Ruy Blas » en 1839, ressemble peu à Pierre Brasseur qui l'incarna dans « Les Enfants du Paradis ».

Dans les drames de Victor Hugo, Ruy Blas est le plus scénique, le plus vivant et le plus humain, écrivait Émile Zola en 1872, sortant de la Comédie-Française. Ce que le spectateur d'aujourd'hui pense du film de Jean Cocteau, le visage de Jean Marais à peine disparu, est probablement très différent, mais il le garde pour lui. Et pourtant...

1690 : Mme d'Aulnoy, aimable bonne dame à bonnets enroulés, entre ses contes pour enfant, « L'Oiseau Bleu » et « Belle-Belle », écrit ses mémoires sur la cour d'Espagne. Tantôt elle s'apitoie sur la malheureuse première femme de Charles II, Louise d'Orléans, soumise à une camériste-mayor intraitable, possédant à l'extrême l'art de tordre le cou aux perroquets trop chers, tantôt elle s'extasie sur ce Fernando de Valenzuela, ancien page de petite noblesse qui, grâce à la protection de la régente Marie-Anne d'Autriche, fut nommé marquis, grand d'Espagne, ministre, avant d'être renversé par une cabale à la majorité de Charles II.

1838 : Hugo ne lit pas plus loin... Dans l'histoire qu'il imagine, Louise d'Orléans se confond avec Marie-Anne d'Autriche et devient la deuxième femme de Charles II. Fernando s'appellera Ruy Blas et connaîtra une Espagne encore plus croulante que la sienne. A la veille de la première, huit ans après « Hernani » et son échafaudage célèbre d'où le romantisme était sorti triomphant, il écrit dans sa préface : « Le sujet philosophique de « Ruy Blas », c'est le peuple aspirant aux régions élevées ; le sujet humain, c'est un homme qui aime une femme ; le sujet dramatique, c'est un laquais qui aime une reine. La foule ne voit dans Ruy Blas que ce dernier sujet, le sujet dramatique, le laquais, et elle a raison. » Il continuait ainsi à jeter par-dessus les moulins les bonnets moroses des règles et des conventions classiques. Vive la liberté, scandait la jeunesse d'alors, fut-elle de Vigny, Musset ou Delacroix. Et Gautier arborait un gilet rouge. Et Lamartine s'évanouissait dans des clairs de lune transclusibles auxquels M. Jourdain n'eût certainement rien compris. Vive la liberté de rire d'un eul et de pleurer de l'autre, de décharger la lourde responsabilité humaine sur le destin et de pouvoir crier son désespoir. Vive la liberté d'aimer qui l'on veut comme on veut, en dehors de toutes règles, fût-on laquais et « ver de terre amoureux d'une étoile ». Liberté... liberté d'avoir sur le dos « les marques de la servitude et dans le cœur les préméditations du génie ».

Toutes ces revendications littéraires — mélange des genres, couleur locale, passions aveugles... — le mouvement romantique depuis « Hernani » les avait imposées à coups de drames sanglants et effroyables où l'inceste voisinait avec le parricide et la trahison avec les spectacles et la torture. On courait avec allégresse au mélodrame, et à l'apogée du romantisme, l'Antony d'Alexandre Dumas s'écriait devant le cadavre de sa maîtresse poignardée : « Elle me résistait, je l'ai assassinée. »

« Ruy Blas » naquit à cette époque tumultueuse d'un sursaut d'orgueil et de la perspicacité d'un ministre. Depuis « Hernani », Hugo avait fait représenter quatre drames à la Porte Saint-Martin, ce théâtre populaire dont il disait « entre le Théâtre-Français, vers aux morts et la Porte Saint-Martin, vers aux bêtes, l'art moderne est sur le pavé ». Ces pièces plaisaient aux amateurs d'émotions fortes, mais la critique n'y voyait que recettes faciles de mélo. Le succès fait au « Chatterton » de Vigny, d'une densité autrement humaine, inquiéta Hugo : il décida de revenir à la mesure et au pathétique vrai, et réclama à Guizot un théâtre digne de ses œuvres. La salle Ventadour venait d'être évacuée par les chanteurs italiens : Hugo la baptisa Théâtre de la Renaissance et songea à la pièce d'ouverture ; il ne s'agissait plus que de trouver l'argent. Il vint par la coulisse, d'un vaudevilliste enrichi, Villeneuve, qui dirigea des représentations alternées de drames et d'opéras-comiques. En un temps où le Théâtre-Français, sur qui régnaient Delavigne et Scribe, refusait Victor Hugo, on ne pouvait trop exiger. C'est ainsi qu'en septembre 1838, parmi les platras, les coups de marteau et le cri de la scie, on put voir le sieur Villeneuve assidûment fréquenter les répétitions de « L'Eau Merveilleuse » et ignorer totalement celles de « Ruy Blas ». Pauvre père Hugo à qui, un jour, on voulait enlever la rampe de scène, et le lendemain soustraire son fidèle parterre au profit de stalles confortables pour la haute bourgeoisie. Qu'étaient-ils sans cette rampe qui lui permettait d'enfler la voix et la vie à ses propres dimensions — c'est-à-dire gigantesques — et sans son parterre houleux, empli, mais crédule. Le fait que lors d'une répétition une barre de fer se détacha de la voûte et vint s'écraser sur le fauteuil qu'il occupait un instant auparavant l'émut peu, mais qu'on voulait lui refuser Frédéric Lemaître pour le rôle de Ruy Blas... là, il parla tout net de retirer sa pièce.

A la vérité, Lemaître qui traînait après lui le triomphe de sa création dans Robert Macaire, la « blague » personifiée, et se voyait siffler dans tous ses autres rôles, était bien inquiet : il ignorait si Hugo voulait lui confier le rôle de Ruy Blas ou celui du bouffon don César, et il ne voulait plus être bouffon. Hugo aurait eu besoin de deux Lemaître, là où le cinéma n'a besoin que d'un Jean Marais : il rassura Lemaître et lui permit de reprendre une carrière malencontreusement fourvoyée. Quant au rôle de Maria de Neubourg, il avait été confié à une actrice peu connue, Atala Beauchêne.

Le soir de la première, la salle n'était pas terminée, le froid de novembre obligea l'assistance à se recouvrir — seul le duc d'Orléans resta en habit — les portes grinçaient, mais personne ne s'en aperçut : le délire s'empara de la foule et Lemaître mourut, sublime, sous un tonnerre d'applaudissements. Cependant dès la deuxième représentation, un sifflet s'éleva à la fin du troisième acte, quand Salluste, revenu à Madrid ordonne au premier ministre Ruy Blas de ramasser son mouchoir. Lemaître, s'avancant alors sur le devant de la scène, lança à l'incognito : « Osons être grands et frappeons. Osons l'ombre à l'incognito et le masque... au frisson... » Le siffleur était un claqueur de « L'Eau Merveilleuse » qui essayait de couler le drame de Hugo. Il faibit l'Empire pour y réussir et dix-huit ans d'exil à Hugo. « Ruy Blas » ne devait être repris qu'en 1872, cette fois à la Comédie-Française, avec Sarah-Bernhardt dans le rôle de la reine et Mounet-Sully. Ce fut un triomphe.



JEAN MARAIS, grâce aux truquages du cinéma, put interpréter le double rôle de Ruy Blas et de don César de Bazan.

Aujourd'hui, il semble impossible d'augurer un tel succès. Hugo avec son enflure verbale, ses tirades, ses symboles primaires, n'est plus au goût du jour. De cette pièce écrite en deux mois — jamais pièce ne m'a



SARAH BERNHARDT triompha dans le rôle de la Reine d'Espagne aux côtés de Mounet-Sully quand la Comédie-Française reprit « Ruy Blas », en 1872.

pris autant de temps — la plus fidèle adaptation cinématographique serait à la mesure ou plutôt à la démesure du gigantesque hugolien. Cocteau a préféré découper le drame de toute outrance et lui conférer une pureté formelle. Mais le produit est bâtarde et nous glace. Sa prose, sonnante mais brève, déconcerte l'oreille qui attend les vers majestueux, enveloppants et redondants que lui suggère le ton du récit, certes assourdi, mais pas complètement éteint. Le sujet lui-même ne subsiste plus qu'à l'état de squelette : Ruy Blas n'a plus rien d'un laquais : c'est un jeune aventurier, naïf, poète, mi-étudiant, pour qui l'habit de gentilhomme semble être taillé sur mesure. Les diues d'amour se passent dans la coulisse et le tragi-comique cher à Hugo, tragique avec modération, n'est plus du tout comique. Dans cette suite d'images somptueuses, on cherche vainement l'ingénuité souriante du père Hugo, sa grosse voix, parfois si caressante, son délire persuasif et ses éclats qui soulevaient le parterre.

Sylviane JALLAUD.

## "LES BAS-FONDS" : DE GORKI A GORKI

...en passant par Jean RENOIR

S'il est difficile d'expliquer — et même d'excuser — Jean Renoir dans son film « made in U.S.A. », l'artificielle image de la France que nous a donnée « Vire Libres », c'est de propos délibéré qu'en 1936, il françaisa, et même « parisianisa », la célèbre pièce de Gorki : « Les Bas-Fonds », pour la porter à l'écran.

Son dessein n'était pas de recréer l'atmosphère russe, mais d'étudier des comportements humains. Et il n'avait vu aucun inconvénient à ce que l'on parle de roubles dans un décor de banlieue parisienne, et à ce que Jean Gabin s'appelle Pepel et Suzy Prim, Vassilissa. Que lui importaient ces détails de nationalités ! Le fond de son film — et son amère philosophie — étaient à ses yeux suffisants.

Il avait cependant compté sans le génie de Gorki. Sans la fatalité slave. Sans l'intime liaison des personnages avec la terre russe. Sans l'authenticité des héros du grand écrivain.

Et, malgré le brio de Jouvet, la désinvolture de Gabin, la trépidation de Suzy Prim, le mystère de Jean Holt, la duplicité de Junie Astor, la truculence de Sokoloff... et le talent de Jean Renoir lui-même, le film resta incomplet, boiteux et déraciné. On lui avait enlevé son âme.

Voici que, douze ans après, au Théâtre Pigalle, Gorki retrouve ses personnages. Ceux dont il disait, tandis qu'il écrivait la pièce : « Ils sont là, autour de moi, ils parlent tous. Mais je n'arrive pas à les mettre à leur place. » Peu après, pourtant, il les avait domptés. Et le grand Stanislavsky, qui dirigeait à ce moment-là (1902) le Théâtre d'Art de Moscou, les avait tels que le Maître les avait vus, cotoyés, décrits.

Gregory Chmara, qui fut l'un des collaborateurs de Stanislavsky, les ressuscite aujourd'hui à Paris. En respectant pieusement la mise en scène originale. C'est donc bien, cette fois, « Les Bas-Fonds » de Gorki que nous voyons. Une pièce russe, aux prolongements profondément humains, mais marquée du sceau de ses créateurs.

L'astile de nuit, dont Renoir avait dû prendre le mo-

dèle aux abords de la zone parisienne, a été conçu par Grekoff, selon les indications de Chmara, et l'adaptation elle-même — due à Véro Volmane — est restée fidèle à la pensée de Gorki.

Suzy Prim est remplacée par Catherine Seneur, Jany Holt par Germaine Delbat, Junie Astor par Jeanne Le Gal, tandis que J.-P. Marchand et Aimé Elan-Lavigne prennent la succession de Jean Gabin et Louis Jouvet. Et cette jeune troupe, galvanisée par Gregory Chmara, a le souci de révéler au public parisien l'œuvre qui marqua les débuts de la carrière dramatique de Gorki dans la forme, le rythme et la signification mêmes qu'il lui avait souhaités.

Confrontation instructive du cinéma et du théâtre. Le premier, qui pourrait tout s'amuser à décevoir les œuvres qu'il s'approprie. Le second, plus limité cependant, en restitue l'essence même et porte témoignage.

Jean NERY.



JEAN RENOIR a françaisé « Les Bas-Fonds » en 1936. Les principaux interprètes étaient Jean Gabin et Louis Jouvet.



MAXIME GORKI est respecté dans la pièce que Gregory Chmara vient de ressusciter aujourd'hui au théâtre Pigalle.

## L'arc à deux cordes

DEUX années d'absence n'ont pas fait oublier TINO ROSSI dans le cœur du public parisien. Bien au contraire. Et sa rentrée à l'A.B.C. est quasi-triomphe. Il présente douze à quinze chansons : quelques-uns de ses plus grands succès : « Angelina », « Adios pampa mia », « Petit papa Noël », « Chanson aux nuages », « Tango d'un soir », « Maria », plusieurs chansons nouvelles : « Le rêve aux étoiles », « Heureux le cavalier », « Midnette », « Va d'amour », enfin, « Loin de toi », sur une valse de Brahms, et deux airs de Schubert : l'« Ave Maria » et l'« Aubade » (extraits du film « La Belle Meunière ») et dont Marcel Pagnol a écrit les paroles. Du parterre au paradi, c'est une salle frémissante qui acclame Tino Rossi. Son succès ne se dément pas depuis bientôt plus de quinze ans. Pourquoi ? Tino Rossi est resté fidèle à sa légende et à son public et il chante toujours, comme à ses débuts, des romances tendres et nostalgiques. Certes, il a abandonné, voici déjà quelques années, son pittoresque costume corsé, qui le condamnait à un certain répertoire. Mais il est et il restera encore longtemps le prince des chanteurs de charme.

JEAN PIAT (le dernier Ronletable) a fait ses débuts au Théâtre-Français dans « Figaro ou le Barbier de Séville » (Salle Richelieu).

JEANNE BOITEL, débuts au Théâtre-Français (elle a obtenu un premier prix du Conservatoire il y a vingt ans) dans « Bettina » d'Alfred de Musset (Salle Richelieu).

SIMONE RENANT et PIERRE BLANCHARD jouent « Nous irons à Valparaiso » à l'Athénée, une transposition d'amour en quatre actes de Marcel Achard.

RENE FAURE et LISE TO PART créent « La Peine Capitale » de Claude-André Puget (Salle Luxembourg).

RENE SAINT-CYR joue « Romance » au Théâtre Sarah-Bernhardt. « Elle a un jeu agréable et parfois assez émouvant » (Thierry Maulnier).

SIMONE SIMON joue « Le Square du Pérou » au Théâtre Saint-Georges. « Elle est jolie et spirituelle » (J. Lemarchand).

GERARD PHILIPPE et CLAUDE GENIA jouent « Le Maître de Santiago », d'Henri de Montherlant, et « Le Matériel humain », de Paul Raynal.

## PIÈCES DÉTACHÉES

QUELLES sont les meilleures pièces de la saison ? DENIS MARION, dans « LA BATAILLE », en compte quatre : « L'Invitation au Château », de Jean Anouilh ; « L'Archipel », de Jean Anouilh ; « Le Maître de Santiago », d'Henri de Montherlant, et « Le Matériel humain », de Paul Raynal.

Pour cette dernière pièce, qui présente le Théâtre de la Renaissance, Denis Marion ne cache pas son enthousiasme :

« Pas un personnage féminin, pas une histoire d'amour, pas une concession à la sentimentalité. Quand on songe comment n'importe quel autre écrivain, traitant un sujet pareil, aurait versé, soit dans le chauvinisme, soit dans le pacifisme, on sent mieux la merie exceptionnelle que Paul Raynal a eu à faire triompher d'un bout à l'autre l'exigence du plus haut désintéressement. Il n'y a pas de plus bel éloge à adresser au Matériel humain. Du moins je n'en connais pas. »

Parce qu'elle appelle les commentaires les plus abondants et les plus élogieux, cette œuvre suscite aussi les critiques dans la mesure où elle les méritait. POL GAILLARD, dans LES LETTRES FRANÇAISES, pense que :

« C'est au troisième acte que les choses se gâtent... Il y a un conflit, un conflit du devoir qui se voudrait cornélien, mais qui est faux, absurde... »

RENE BARJAVEL (CARREFOUR) regrette que ce cas soit dépassé, périmé, ancien et précis :

« Ce qui est tout petit, ce qui est minuscule, et qui ramène toute la pièce à sa mesure, c'est le dénouement heureux, le « happy end » digne d'un film B d'Hollywood. »

La pièce est trop cousue de fil tricolore, selon l'avis de THIERRY MAULNIER (SPECTATEUR) :

« Le bon Paul Raynal, c'est un peu du Corneille, quand Corneille devient un peu trop comédien. »

Tout Français a dans son cœur, à côté du cochon, un Cyrano qui sommeille. L'ovation extraordinairement chaleureuse qui a secoué longuement le public, lors de la présentation du Matériel humain, nous montre ce Cyrano réveillé et content.

Tout le monde juge parfaite la mise en scène de Jean Darcante et réunit l'interprétation (Pierre Asso, Henri Crémieux, Abel Jacquin) sous le poids des félicitations. Sans commentaires.

Les spectacles de la Comédie-Française passionnent surtout parce qu'ils coïncident avec des débuts ou des redébuts d'acteurs ou d'actrices. JACQUES LEMARCHAND (COMBAT) est très inspiré par Annie Ducaux interprétant « Andromaque » :

« Calme, et comme apaisée, puis amère, et cruelle plus encore envers soi-même qu'envers les destins qui l'accablent, Mme Ducaux, tout au long de la tragédie, observe avec un sens très intime, très profond, du tragique racien, les lois de cette montée qui, comme une vague porte l'héroïne aux sommets où on la retrouve femme. Je dois dire que je n'avais jamais trouvé Mme Ducaux si belle et si tragique. »

EDMOND SEE (OPERA) estime que si la « Bettina » de Musset a obtenu un vif succès, c'est à l'interprétation de Jeanne Boitel qu'elle le doit :

« Son charme, sa distinction, sa vibrante, frémissante sensibilité, si délicatement (parfois si àprement) féminine, ont conquis la salle, presque en dehors de la pièce elle-même, dont le développement nous demeure si prodigieusement indifférent. Et tout ce romantisme desuet s'est mué, grâce à Jeanne Boitel, en de la vie, de la vérité, de l'authentique douleur humaine, jaillies, par miracle, non du texte, mais de la façon dont elle le sentait et l'exprimait, à l'aide de ses seules ressources personnelles. »

Jean Piat qui débute dans le rôle de Figaro du « Barbier de Séville », enthousiasme la presse en général, et ROBERT KEMP (LE MONDE) en particulier :

« Grand, lesté, les yeux clairs et marins, une voix un peu perchée de trial, le parler volubile et net, il a toutes les qualités que réclament les « valets ». Le trac ne l'a point diminué. L'autorité lui est naturelle et le public se laisse mener. »

Une transfusion du sang qui n'était pas inutile... Roger-Marc THEROND.



# DECOUVERTE DU CINEMA

## Le Carnet des Club-Trotters

\* UNE LETTRE, UNE CIRCULAIRE ce matin dans le courrier de F.F., et le soir dans celui de P.P. : c'est bien vrai, comme on le lui répète sur tous les tons à P.F., qu'il a pour les C.C. un cœur de père. Et ces deux feuillets émanant de René Pion (1), étudiant à Valenciennes, et animateur du club de cette ville, et de celui de Lille, « J'ai pensé qu'il vous serait agréable d'apprendre, écrit ce correspondant, que les cinéastes de la région du Nord, eux aussi, approuvent entièrement la « campagne du manifeste » et vous envoient un exemplaire de la circulaire que j'ai fait parvenir aujourd'hui aux différents C.C. (une douzaine pour la région du Nord) qui y entretiennent l'amour du beau cinéma... » Voici pour la lettre. Voyons la circulaire : elle débute par un « exposé des motifs », entendez un appel en faveur du mouvement d'adhésion au manifeste du Comité de défense lancé par l'Écran Français dans son numéro 137. Puis René Pion en vient à la solution qui lui paraît s'imposer pour aider efficacement cette campagne : « faire imprimer en un assez grand nombre d'exemplaires une circulaire à distribuer à nos adhérents et à leurs amis ». Le texte de cette dernière circulaire est joint à celui de la première : il ne comprend naturellement que le strict nécessaire, à savoir quelques extraits frappants du manifeste, et un bulletin d'adhésion. \* ET LES FRAS qui représentent cette campagne régionale ? Nous ne savons si René Pion est fort en maths, mais s'il ne l'est pas, il prouve que le sens des réalités vient aux gens quand ils sont en contact avec elles : tout est calculé au plus juste. « Je vous

LES CINÉMAISTES donneront leur troisième séance le JEUDI 11 MARS à 20 h. 45, au Palais de la Mutualité. Au programme : « ELDORADO », de Marcel L'Herbier et des fragments de « Métropolis » et de « Soudou, sauvé des eaux ».

Nous rappelons aux metteurs en scène, producteurs, auteurs, directeurs, journalistes qu'ils peuvent assister chaque samedi aux présentations d'artistes de tous emplois qui ont lieu de 17 h. à 19 h. 30 sur la scène du Studio d'Art Dramatique de M. A. Lauer-Thérond, 21, rue Henri-Monnier (9). Cours et leçons, Ode, 90-94, de 12 h. à 13 h.

## Le Cinéma

EST UN ART. UNE SCIENCE. UNE INDUSTRIE. UN COMMERCE. C'EST AUSSI UN METIER.

Si ce domaine prodigieux de l'activité humaine vous intéresse, lisez en même temps que « L'Ecran Français »

## LA TECHNIQUE Cinématographique

LE JOURNAL DE L'ELITE CORPORATIVE Revue bi-mensuelle scientifique technique et pratique fondée en 1930.

DANS CHAQUE NUMERO : Recherches et Etudes - Techniques - Applications - L'Exploitation - Idées - Format réduit - L'Industrie - Memento de Programmation - Exclutivités à Paris et en province - Etc.

Prix du numéro : 55 francs (Spécimen contre l'envoi de ce montant) Prix du n° par abonnement : 30 fr. env. 122, avenue de Wagram, 122 PARIS (17). — WAG. 35-72 Compte C. Post. 1563-26 PARIS Abonnement : France : 700 francs par an (24 numéros) Etranger : 1.000 francs

## LES CINÉS-CLUBS à travers la France

MERCREDI 10 MARS Arc-les-Grays (Majestic) : Sous les toits de Paris. — Aix-en-Provence (Casino) : Vampyr, de Dreyer. Le Vampire, de Paillet. — Mouy (Moderne) : Visages d'Orient. — Châlons-sur-Marne (Vox) : Hôtel du Nord. — Châteaudun : Entrée des Artistes. — Arias (Palace) : Un jour aux courses. — Annecy (Rex) : Gala Charlot.

JEUDI 11 MARS Rouen (Beauvoisine) : Angèle. — Montreuil : Festival René Clair.

SAMEDI 13 MARS Caen (Trinon) : La Chevauchée fantastique. — Annanay : Le Chénal de la vie.

DIMANCHE 14 MARS Amiens (Piairdy) : Symphonie des Brigands. — Roubaix (Moderne) : Les Trois Humières.

LUNDI 15 MARS Epernay : My man Godfrey. — Biarritz (Rex) : La Cité. — Vesoul (Rex) : La Cité. — Pont-Aux-Français (Rex) : La Cité. — Virey : Vampyr. Le Vampire, de Dreyer. — A nous la liberté. Sous les toits de Paris. — Nevers (Régina) : Enfance de Gorki. — Angers : Enfance de Gorki. — Aix-les-Bains : Gala Charlot. — Dreux (Eden) : Un Chapeau de paille d'Italie.

MARDI 16 MARS La Voulte-sur-Rhône : Entrée des artistes. — Chambéry (Cinéma Éducatif) : Cléopâtre et Soledad. — Bourges (J. du Berry) : Zéro de conduite. — Beauvais : Au cœur de la nuit. — Lille (Rex) : Testament du Docteur Mabius. — Montpellier (Royal) : Un jour aux courses. — Pérone (Clardy) : La Règle du jeu. — Lons-le-Saunier (Palace) : Kermesse héroïque.

cette phrase, qui se passe, comme on dit, de commentaires : une somme variant approximativement de 250 francs (par 500 exem-

plaires de la circulaire) à 500 francs et plus (pour 1.000 exemplaires et plus). » Et au nom de quelle pudeur révélerions-nous un désir de répéter ici les derniers mots de cette note ? « Et vive le cinéma français ! »

\* SI LE NEZ DE CLEOPATRE... On a émis tant de suppositions à propos de cet appendice nasal, que nous ne voyons pas pourquoi à notre tour nous n'utiliserions

ETUDIANTS D'ORLÉANS On nous informe de la formation, à Orléans d'un

COMITÉ UNIVERSITAIRE DE DEFENSE DU CINÉMA FRANÇAIS

« L'Ecran français » souhaite vivement que ce Comité groupe les membres de la jeunesse étudiante d'Orléans.

Renseignez-vous auprès de Daniel Renard, 16 bis, rue de la Moulère, Orléans.

pas une formule commode entre toutes. Si donc le nez de Cléopâtre... il n'y avait peut-être pas aujourd'hui de C.C. d'Alexandrie. Pourquoi pas ? C'est le Mino-taure, Néméopée que ce C.C. d'Alexandrie (2) existe aujourd'hui et qu'il a été inauguré le 18 février dernier.

Ce club a par ailleurs un programme prestigieux, puisqu'il est fondé conjointement par le groupement des Amis français et l'Amicale des anciens élèves du lycée français.

Pour cette séance inaugurale, on projette Carnet de Bal et le documentaire sur les pyramides qui fut présenté au dernier festival de Cannes.

Une nombreuse assistance, comprenant en majorité la jeunesse alexandrine, était présente. Elle écoute l'exposé des secrétaires des deux groupements qui leur disent les buts et les projets du C.C. d'Alexandrie. Le soir, à l'inauguration de la séance, les organisateurs ont déjà obtenu des films de ce C.C. Le jour se lève, Lendou, Le Million, etc.

Films FOGG.

(1) René Pion, 48, rue Kléber, Valenciennes.

(2) Raymond Sedbon, B. P. 380, Alexandrie, Egypte.

## LE MINOTAURE vous conseille...



### Ne manquez pas...

Le Diable au corps (Un très beau roman d'amour. Fr.). — Monsieur Verdoux (Charlie Chaplin, Am.). — Paris 1900 (Le document d'une époque. Fr.). — Les belles années de notre vie (Le drame des démobilisés américains. Am.). — Les Reins des colères (Une grande fresque sociale. Am.).

### Allez voir...

Antoine et Antoinette (Le petit peuple de Paris. Fr.). — Bataillon du ciel (L'épopée des parachutistes. Fr.). — Boomerang (Le dilemme d'un magistrat honnête. Am.). — Café du cadran (Un bistrot de Paris. Fr.). — Crossfire (Un assassin antiémite. Am.). — Dame de Shanghai (Orson Welles. Am.). — La Dame d'Onze heures (Policier. Fr.). — Dumbo (Walt Disney, Am.). — Les Frères Bouquignand (Madeleine Robinson, pathétique. Fr.). — Grandes Espérances (Dickens vu par David Lean. Ang.). — Les Joux sont faits (Laudela vu par Sartre. Fr.). — Monsieur Vincent (Pierre Fresnay. Fr.). — The Overlanders (A travers l'Australie. Ang.). — Quai des Orfèvres (Policier. Fr.).

### Pour passer le temps...

Danger de mort (Le drame d'un pharmacien. Fr.). — Désir de femme (La comédie classique. Am.). — Le grand sommeil (Policier et abracadabrante. Am.). — Hellasopop (Au pays de l'absurde. Am.). — Non couple (Un assassin de génie. Fr.). — Une nuit à Casablanca (Lex Marx Brothers. Am.). — La Pour-suite infernale (Western. Am.). — Le Roman de Mildred Pierce (Le drame d'une mère. Am.).

### Si vous ne les avez pas vus...

Les Enfants du Paradis (Le boulevard du crime en 1830. Fr.). — Fric-Frac (Une leçon d'argot. Fr.). — La Vie privée d'Henri VIII (Charles Laughton. Ang.). — L'Inconnu (Noël-Noël. Fr.). — Quatorze Juillet (Le Paris de René Clair. Fr.). — Visages d'Orient (Emouvant. Paul Muni. Am.).

Pour Paris et la banlieue parisienne, consulter les programmes dans notre supplément gratuit.

## Venu au Sahara pour filmer les Touareg Henri LHOE a trouvé de la glace et des poissons

HENRI LHOE, le grand spécialiste du Hoggar, est de nouveau chez les Touareg, les fameux guerriers voilés du Sahara. Mais, cette fois, le but de son séjour est moins une mission ethnographique qu'un travail cinématographique. Il est accompagné d'une équipe de cinéastes, chasseurs d'images et preneurs de sons, qui doivent nous rapporter bientôt deux films d'un intérêt certain. L'un sur leur voyage. L'autre sur la vie des Touareg.

Non seulement ces images nous révéleront des sites d'une beauté et d'une grandeur que nous ne soupçonnions pas, mais elles démontrent, en outre, des idées préconçues que nous nous faisons sur ce Hoggar, où Pierre Benoit imagina de situer le mystérieux palais d'Antinéa.

Voici en effet ce que Henri Lhoë nous écrit : « Nous venons d'explorer l'oued

Issakharassen, où vivent les derniers poissons qu'on ait retrouvés au Hoggar. C'est un plan d'eau qui coule sur 6 km. ce qui est unique au Sahara. Nous avons fait des sondages et circulé en canot pneumatique. Mais ceci se passait à 2.600 mètres, et nous avons dû casser la glace tellement il faisait froid. Nous avons enregistré -15° et nous avons vécu pendant vingt jours entre 2.400 et 3.000 mètres avec de la grêle et de la neige ! » ce qui prouve qu'il vaut mieux passer l'hiver à Paris qu'au Hoggar.

Le film sur les autochtones retracera la vie d'un Touareg depuis la naissance jusqu'à la mort, sans omettre aucun aspect de son existence, même pas « l'ahai » ou soirée galante, qui nous vaudra certainement des images très alléchantes.

Les Touareg sont, paraît-il, enchantés de s'entendre après enregistrement. En revanche, leurs coutumes s'opposaient

parfois à la réalisation de certaines prises de vues. Mais ils avaient une bonne excuse pour y échapper : ils sont nomades ! Et Henri Lhoë a dû faire environ 300 km. à dos de chameau, rien que pour rattraper ses « acteurs » !

## LES LETTRES françaises

Directeur : Claude MORGAN publient les nouvelles artistiques, littéraires, théâtrales, cinématographiques, scientifiques, politiques du monde entier.

LES COLLABORATEURS LES PLUS BRILLANTS AVEC

ARAGON JULIEN BENDA ELIARD VERCORS JOLIO-CURIE YVES FARGE JEAN CASSOU PIERRE COT

En achetant chaque jeudi « LES LETTRES FRANÇAISES » vous pourrez également bénéficier de l'avantage que ce journal accorde à ses lecteurs :

La possibilité d'acquiescer d'excellents livres à des prix réduits et de constituer ainsi une bibliothèque à bon compte.

ADMINISTRATION - REDACTION 27, rue de la Michodière, Paris-2°

# les Films de la Semaine

## LA DAME D'ONZE HEURES : Une bonne histoire policière (Française)



« LA DAME D'ONZE HEURES » Scén. et dial. : J.-P. Lechanois, d'après Pierre Agosteguy. Réal. : Jean Devaivre. Interp. : Paul Meurisse, Micheline Francey, Jeanne Astor, Pierre Renoir, Gilbert Gil, Jean Tissier, Mady Berry, Brochard. Images : René Gavarna. Son : Tony Leebhardt. Décors : Hubert. Musique : Kosma. Prod. : Neptune, 1947.

De tels titres, trop accrocheurs, inquiètent toujours un peu. Pour ma part, me souvenant d'une récente « Dame de pique » qui avait été bien décevante, je me méfiais de cette « Dame d'Onze heures », dont le parain, je veux dire le metteur en scène, m'était, au surplus, inconnu. La surprise n'en aura été que plus agréable. Car ce film appartient au meilleur cinéma policier.

L'historique en vaut une autre, avec son lot de lettres anonymes et de meurtres dont l'auteur ne sera identifié qu'à la fin et, naturellement, par un détective amateur. Je la trouve simplement un peu effrayante, en ce qu'elle démontre que tel microbe vaut mieux que tous les pousseurs du monde pour accomplir un crime parfait. Mais je suppose que, si on va au fond des choses, on ne saurait plus accuser ce film de fournir aux assassins en puissance une recette capable de mettre la société en danger. Tout au plus peut-il leur donner des « idées ». Et n'est-ce pas là, au fond, le propre de tous les films policiers ?

Ce problème écarté, auquel il serait injuste de s'arrêter à propos d'un seul film, alors qu'il est général, il reste que, sur une histoire relativement banale, a été construite une œuvre cent pour cent cinématographique, tour à tour émouvante et amusante, toujours attachante et originale.

Les efforts de Jean Devaivre et de son équipe semblent

avoir porté sur trois points surtout : le dialogue, qui est sobre et nerveux, souvent spirituel ; le découpage, rapide, heurté, audacieux jusqu'à égarer un peu le spectateur ; et le montage, dont les mouvements et les effets renforcent les intentions du découpage.

Les films attestant une volonté délibérée de recherche technique ne sont, après tout, plus si nombreux depuis des années. Celui-ci ajoute à ses mérites propres de témoignage d'une telle volonté.

De ce point de vue, l'insuccès notamment à son actif : le générique où, au lieu de noms, nous voyons défilier les artistes dans leur rôle qui ne serait que celui de marionnettes entre les mains du destin ; le début, qui, commençant par la fin du récit, oblige à un retour dans le temps, exécuté sous forme d'une marche inversée des images et plaisante (exemple : la lettre déchirée reconstituée entre les doigts du détective) ; l'apparition arbitraire des trois mois qui pourrissent être cités à propos de l'une des victimes de la Dame d'Onze heures ; enfin, les simples effets de ponctuation, d'enchaînement d'images qui ne contribuent pas peu à animer le rythme du récit.

Evidemment, la recherche pour la recherche n'est pas sans danger. Parfois, elle ne se justifie guère au regard de l'action. Parfois, elle conduit à répéter, alors qu'on croit innover, l'effet grossier par une loupe-avant déjà été « inventé » par les Mexicains. L'atmosphère « lettres anonymes » n'a pas assez oublié celle du Corbeau.

Mais on n'oublie pas davantage certaines choses propres à la Dame d'Onze heures, non plus que ses inter-prètes, tous excellents : Paul Meurisse, Micheline Francey, Brochard, Pierre Renoir, Gilbert Gil, le prestidigitateur Saldou et, surtout, Jean Tissier. On prétend qu'il fait toujours « son numéro ». Soit, mais quel quel !

Jean THEVENOT.

## LE FIL DU RASOIR : Se raser n'est pas un plaisir (Américain vers. or.)



« THE RAZOR'S EDGE » Scén. : Lazar Trott, d'après W. Somerset Maugham. Réal. : Edmund Goulding. Interp. : Tyrone Power, Gene Tierney, John Payne, Anne Baxter, Clifton Webb, Herbert Marshall, Lucille Watson, Frank La-baree, Elsa Lanchester, Harry Pilcer, Arthur Miller, Décor : Thomas Little. Musique : Alfred Newman. Prod. : Fox, 1947.

Au commencement, l'auteur, Somerset Maugham. C'est l'un des plus riches fabricants de livres de l'époque, mais c'est encore un écrivain de talent robuste et mortel. Peut-être ses meilleures œuvres : Serenade humaine, Piété, Ashenden, Agent secret — perdent-elles plus qu'il ne gagnent à cohabiter avec des volumes populaires qui ne sont guère que de la reading matter. Les manuels et les anthologies déparleront, il faut l'espérer, le bon grain de l'ivraie. En gros, nous dirons que Le Fil du Rasoir appartient à l'ivraie. C'est un épi roman, aussi banal qu'il est ambitieux, résolu à braver, et que ne rachètent pas ses qualités d'écriture. Mais, enfin, c'est le livre d'un auteur important et qui, à ce seul titre, méritait quelque respect des adaptateurs.

Jean-Pierre Davrot et moi-même avons déjà dit beaucoup de mal du film lors de sa présentation au festival de Bruxelles. On va, paraît-il, réduire de façon que la projection dure un grand quart d'heure de moins, et que les coupures portent sur les scènes fort

ridicules qui se déroulent aux Indes. Quelle tête de Minotaure dois-je faire ? Options pour la générosité. L'impression dominante que le film m'avait laissée était une impression d'ennui. On s'ennuiera donc un grand quart d'heure de moins.

Le Fil du Rasoir retrace les expériences d'un jeune Américain de l'après-guerre, un ex-pilote de chasse, retour et idéaliste, Larry Darrell, qui est sorti indemne de la tourmente au cours de laquelle son meilleur ami a été tué sous ses yeux. Cette mort l'a bouleversé profondément. Rentré chez lui, son travail ne l'intéresse plus. Il veut trouver le sens réel de la vie, un but à son existence. Il demande à sa fiancée, Isabelle, de le suivre. Elle hésite devant une vie de vagabondage, incertaine, et rompt ses fiançailles. Elle épouse un ami d'enfance, qui a plus de sens, plus de stabilité. Plusieurs années plus tard, elle retrouve Larry.

Ce mélo orné d'intellectualisme, qui donne une outragée représentation de la France, avec bistrots de la rue de Lappe tels qu'on les peut concevoir à Hollywood, est tout à fait indépendant. Les décors sont d'une mollesse inévitable, les personnages sont faux à hurler, et on regrette d'y voir compromis de bons conditions (Tyrone Power, Gene Tierney, Anne Baxter, Elsa Lanchester, etc.). Plus de sens, plus de sens, mais on se rase tout le jour d'un metteur en scène récidiviste, mais ami des grandes compositions, j'ai nommé Edmund Goulding. Il n'est au cinéma pire sorte de jardiner que les jardiniers ambassadeurs.

Que nous dire d'autre ? Il y a de belles photographies.

Jean QUEVAL.

## SÉRÉNADÉ A MEXICO : Une lune de miel trop sucrée (Américain v. o.)



« HONEY MOON » Réal. : William Keighly. Interp. : Shirley Temple, Francis Taylor, Guy Madison, Lina Romay, Gene Lockhart, Corinne Mura, Grant Mitchell. Images : E. Cronjager. Décors : D. Silvers et T. Ophiant. Musique : C. Bakalavikoff. Prod. : R.K.O. 1947.

Depuis 1941, depuis très exactement le premier film de Carmen Miranda, Hollywood a découvert l'Amérique latine, avec ses filles brunes, ses maracas, son soleil, etc. Et bon nombre de comédies qui, avant-guerre, avaient pour cadre New-York ou Miami, ont maintenant émigré vers Rio, Cuba ou Mexico. Le Mexique n'est d'ailleurs pour rien dans cette « comédie classique » à quatre personnages ; ce n'est qu'un prétexte à changer de décor et à parler américain avec l'accent espagnol (d'un effet comique...). Tant mieux, d'ailleurs ! Les pénalités du chrono exotique nous sont ainsi épargnées (à l'exception de cette promenade en barque dans le paysage de Maria Guadalupe).

Comédie classique, ai-je dit. Classique, en sens « conventionnel », bien sûr. Shirley Temple, bobby-soxer américaine, a rendez-vous à Mexico pour épouser un G.I. (Guy Madison, nouveau jeune premier fort prisé aux U.S.A.). Un tas « d'événements imprévus » empêcheront toujours le jeune couple de passer devant M. le maire. Et Shirley ennuiera toujours Franchot Tonne, consul des États-Unis. Et la petite bobby-soxer tombera amoureuse du consul d'âge mûr. Et il sera bien ennuyé (à cause de sa jalouse fiancée...), etc.

On peut regretter que le scénariste Michael Kanin n'ait pas su mieux étudier le caractère de cette bobby-soxer, enjouée et capricieuse, et qui connaît le jitters-bug aussi bien que le judo. Il y avait là un personnage fort intéressant à fouiller. Kanin, s'il ne manque pas d'humour et d'ironie, n'est jamais sorti des sentiers battus. Domage... Domage aussi que le découpage de William Keighly, qui fut parfois mieux inspiré (Les Vents, Pâturages, Robin des Bois, etc.), ne sorte jamais de la banalité. Une banalité qui n'est jamais déshonorable, malgré tout.

Dans le rôle du héros ennuyé (mais désinvolte) de cette aventure sans danger, Franchot Tonne se montre une fois de plus le sympathique et solide comédien



JEAN TISSIER (ici avec Paul Meurisse) présente, dans « La Dame de onze heures », son numéro. (Ph. JOFFRES.)

## TEMPÊTE SUR LISBONNE : Pauvre Erich ! (Amér. vers. orig.)



« STORM OVER LISBON » Scén. : Elizabeth Meehan. Réal. : George Sherman. Interp. : Eric von Stroheim, Vera Ralston, Richard Arlen, Otto Kruger, Mona Barrie, Eduardo Ciannelli. Prod. : Republic Pictures, 1944.

Pauvre Erich von Stroheim ! Fallait-il qu'il ait eu besoin d'argent pour accepter d'offrir sa nuque en coup de serpe à ce mauvais rasoir ! ...Ou « des Rapaces » au ramasse-miettes. Le voici donc présidant à la fois aux destinées d'une boîte de nuit et d'une bande d'espions internationaux : trois tuteurs à gages et en smoking, un numéro de danse, une salle de jeu, un accenseur dérobé, de vilains traites, un vertueux agent secret made in U.S.A. et une « respectueuse » qui salt que cet est son devoir. C'est, n'est-ce pas la première fois que Erich von Stroheim se voit compromis dans une aventure (cinématographique, l'entends) de ce genre. Mais jamais il n'était tombé aussi bas. Concision : jusqu'à quand permettra-t-on que de telles inepties encombrant nos écrans ? François TIMMORY.



SHIRLEY TEMPLE et GUY MADISON, la bobby-soxer et le G.I. couple juvénile de « Sérénade à Mexico ».

que nous connaissons depuis quinze ans ; il supporte aisément le poids de cette comédie qui n'a qu'un fort : celui de marquer de légèreté et d'imprévu. Quant à Shirley Temple, elle m'a agréablement surpris. Cette fraîche et perverse adolescente sera peut-être demain une grande comédienne.

TACCHIELLA.



# Les films de la semaine SUITE

**DESIR DE FEMME :** Claudette Colbert ébouriffante (Américain vers. or.)



« QUEST WIFE »

Réal. : Sam Wood. Interp. : Claudette Colbert, Don Ameche, Richard Foran, Charles Dingle, Grant Mitchell. Musique : Morton Scott. Prod. : Artistes Associés, 1945.

Le caractère érotique du titre français n'a d'ailleurs que publicitaire. Le film demeure dans la ligne de son réalisateur Sam Wood, c'est-à-dire strictement puritain. Sam Wood est de ces metteurs en scène qui représentent des valeurs sûres : un bon placement sur lequel on ne battra pas de fortune. Il ne réussit jamais à exprimer, par excès de timidité et de discrétion, il a prouvé pourtant qu'il pouvait se dégager de trente années de labeur hollywoodien en nous faisant cadeau du somptueux, irritant et troublant *Crimen* châtiment. Le sort de Sam Wood est de ne pas savoir refuser de tourner un film commercial, et cela donne *Desir de femme*. Le sujet s'assied sur le triangle classique : le mari, la femme et l'ami de monsieur. Celui-ci deviendra-t-il aussi l'ami de madame ? On pense que oui, au début, quand on voit l'aspect particulièrement potiche du mari de madame. On se rassure rapidement dès que le film avance : madame ne peut tromper son époux : *Desir de femme* n'est pas un film « osé ». Madame joue simplement le rôle de l'épouse de l'ami, et cela vaut des situations assez drôles où le mari passe pour l'ami, l'ami pour le mari trompé, etc.

Le scénariste Bruce Manning (auteur de la plupart des films de Deanna Durbin) avait imaginé un excellent point de départ qu'il n'a pas eu l'exploiter : le film se poursuit sur sa lancée sans élément attractif nouveau.

Claudette Colbert est, à quarante ans (le film date de 1945), plus légère qu'une jeune fille, et se débrouille, par l'éclat de ses yeux et la vivacité de ses gestes, pour qu'on n'oublie jamais qu'elle est intelligente.

**L'HOMME AUX CINQ VISAGES :** Patriotisme et métamorphoses (sov.)

« ZIGMUND KOLOKOWSKY »

Réal. : S. Navrotsky et B. Dmokhovsky. Interp. : Boris Dmokhovsky. Prod. : Intertorgkine.



BORIS DMOKHOVSKY est un acteur à transformations multiples et dont le talent rappelle celui de Frégoli. Voici un aspect de « L'Homme aux cinq visages ».

**LES VERTES ANNÉES :** Sans couleur (Américain, version originale)

« THE GREEN YEARS »

Scén. : R. Ardrey et S. Leven, d'après A. J. Cronin. Réal. : Victor Saville. Interp. : Charles Coburn, Tom Drake, Beverley Tiler, Hume Cronyn, Gladys Cooper, Dean Stockwell, Selena Royle, Jessica Tandy, Richard Haydn, Andy Clyde. Images : George Folsey. Décors : E. B. Willis. Musique : Herbert Stothart. Prod. : M.G.M., 1947.

Si vous avez vu le roman de A. J. Cronin dont ce film est tiré, ne vous attendez ni à être ému, ni à faire de découvertes. Vous le verrez se dérouler minutieusement sous vos yeux, avec ses paysages loquaces, ses décors en grisaille et ses personnages de catalogue.

C'est un film et un roman constituent en quelque sorte le modèle de la pédagogie de l'auteur bien pensant. On cherche en vain l'accessoire qui y manquerait. Autour du jeune héros prodige et de son symbolique tricycle viennent se placer en éventail savamment composé tous les types d'une nouvelle comédie humaine à l'usage des patrons.



CLAUDETTE COLBERT, qui ne se décide pas à vieillir, même temporairement la comédie « Desir de femme ».

ligente. Elle mène cette comédie par le bout de ses pommettes saillantes. La bonne humeur de Don Ameche est fabriquée et il ressemble à une réclame pour pâte dentifrice. Roger-Marc THEROND.

## Sous le signe de la croix et des bombardiers réunis

Il était une fois un film de M. Cecil B. de Mille... S'il s'agissait seulement de raconter une histoire loufoque, on pourrait s'arrêter là. Mais il faut aller plus loin, et cela en vaut la peine. Donc, en mélangant pieusement quelques réminiscences de Quo Vadis et de l'Histoire sainte avec du carton-pâte, Cecil B. de Mille avait fabriqué, voici plus de quinze années, un « grand machin », marmiteux et boursouflé, qui s'appelait Le Signe de la Croix. Le talent de Laughlin, le charme et l'anatomie générale de Claudette Colbert avaient réussi à le rendre à l'époque à peu près visible, pour les fidèles de bonne volonté.

Depuis, on avait bien oublié toute cette histoire. Mais, on ne sait pour quelle obscure et commerciale raison, la Paramount a eu récemment l'idée de relancer cet encombrant monument historique sur les écrans européens.

Et, considérant sans doute que la bande en question sentait légèrement son fond de pinard, les techniciens d'Hollywood se mirent dans la tête de la réinventer en ajoutant un prologue.

Vous croyez sans doute qu'il s'agit d'une sorte d'explication et de demande d'indulgence ? Eh bien, vous n'y êtes pas du tout. Ce qu'on a ajouté à l'histoire de Neron et des martyrs chrétiens, c'est un documentaire sur les raids de bombardement pendant la dernière guerre.

On y voit décoller une forteresse volante qui va jeter des tracts sur Rome. A bord, en plus de l'équipage, il y a un aumônier catholique et un aumônier protestant. Et ils bavardent à perdre haleine :

Rome ! C'est Rome... la ville éternelle... Rome par-ci, Rome par-là. Michel-Ange, le Pape, son mandataire et tout le bazar...

On se demande où ils veulent en venir. Ils ne veulent en venir exactement nulle part. Brusquement, patatras ! on descend en même temps de 3.000 mètres et de 2.000 ans et on se retrouve assis à côté de Neron.

Et allez donc ! C'est pas notre père ! A quoi tout cela sert-il ? Je n'en sais rien.

Mais ce nouvel « art d'accommoder les restes » découvert à Hollywood peut donner, pour peu qu'il soit appliqué à bon escient, de nouveaux et intéressants résultats.

Sous le « signe de la croix » et des pieds au mur réunis, bien entendu.

Henri ROCHON.

## VENDETTA AU FAR WEST :

Interdit aux plus de douze ans (Am. d.)



« BEYOND THE PECOS »

Scén. : Bennett R. Cohen. Réal. : Lambert Hillyer. Interp. : Rod Cameron, Eddie Dew. Images : Gestmann. Prod. : Universal, 1945.

Cette vendetta, réduite à sa plus simple expression, se résume aux galopades, mitraillades et pugilats d'usage. L'effusion de sang y est réduite au strict minimum. L'indigne est inexistante. Ni péripéties, ni rebondissements, donc pas d'émotions trop fortes.

Il s'agit d'ailleurs d'un Western-bouffe dont l'élément burlesque, et surtout laborieux, est représenté par un charlatan qui vend une eau pseudo-miraculeuse pulvé dans les plaques autochtones et colorée avec une poudre de perlumplin qui se transforme au bon moment en poudre à canon justicière.

Cette pâle vendetta est réalisée avec une telle économie de moyens, que quelques jours ont dû largement y suffire. Le film est de 1944, mais la recette et le style, inviolables, datent de vingt ans plus tôt. Sa haute moralité en fait un excellent film de patronage.

Henri ROBILLOT.



CHARLES COBURN ET DEAN STOCKWELL, grand-père et jeune héros des « Vertes années ».

## Prête-moi ta plume

### CRITIQUES ET SUGGESTIONS (IV)

A son tour, A. V., de Clermont-Ferrand, dénonce l'horreur que lui inspirent les adaptations littéraires au cinéma... parce que le cinéma n'est pas tout dire. Le cinéma n'est pas majeur, il n'est pas libre... La Condition Humaine ferait un film extraordinaire si le réalisateur en disait autant que le romancier ! Hélas, trop de considérations politiques ou morales l'en empêcheraient ! Et je préfère renoncer à voir La Condition Humaine plutôt que d'en voir une version châtée : La condition des Ennuqués — ou, en mettant les choses au mieux, La Condition des Hommes-en-calcin-long. Merci !

Et, sur un tout autre propos, AV, me cite un remarquable exemple des impasses auxquelles sont acculés les auteurs de certains doublages — à moins qu'il ne s'agisse de regrettables inadéquations... Dans Fôisa, les soldats américains (qui, dans la version originale, essayent de parler italien) parlent français, dans la version doublée, avec l'accent que l'on prête généralement à Laurel et Hardy. Si bien qu'un moment donné, et italien (qui s'exprime en français) dit à un soldat américain : — Vous êtes donc en Italie pour parler si bien notre langue !

Il paraît d'ailleurs, — à propos de doublages, que j'ai fortement choqué quelques-uns de mes lecteurs, qui en sont parisiens, parce que dans une réponse de mon « Petit courrier », il y a quelques mois, j'ai assimilé les parisiens du doublage à je ne sais plus quels réalisateurs « commerciaux » et autres mercantis du cinéma. Ce qui m'a valu, notamment, une lettre fort spirituelle de M. H. Enjoubault, à Argenteuil, qui insinue qu'il y a sans doute plusieurs « Amis Pierrot », puisque l'un d'entre eux a pu constater, lors de la consultation sur le doublage, qu'il y avait, parmi ceux qui en sont parisiens, des gens de goût qui aiment sincèrement le cinéma. Aussi me demandant-telle quelle indication il faudra porter sur l'enveloppe pour que la lettre parvienne à celui des deux « Amis Pierrot » qui a l'esprit assez large pour penser que ceux qui ne sont pas de son avis ne sont pas forcément des imbéciles... Je reconnais ma confusion chère amie : je ne me souviens plus bien des circonstances dans lesquelles j'ai rédigé cette note de courtoisie, mais sans doute — me suis-je laissé entraîner par l'envolée lyrique d'un trait facile. Et je m'en excuse !

Ce que je ne ferai pas auprès de C. Ménard, de Paris, qui profite de la même circonstance pour me couvrir d'injures et me renvoyer au tour de poitrine de Rita Hayworth et à la longueur de cils de Viviane Romance... Comme si, vraiment, c'était là mes préoccupations majeures !

### CRITIQUES ET SUGGESTIONS (IV)

Soyons sérieux et étudions plutôt la suggestion que me fait un correspondant d'Aubervilliers, dont je ne puis lire, malheureusement, la signature. On pourrait-on pas créer une salle nationale, subventionnée au même titre que la Comédie-Française ou l'Opéra, et qui présenterait, tous les jours, des films de répertoire choisis parmi les plus riches et les plus représentatifs... Ces programmes varieraient chaque jour... L'annonce des représentations serait faite un mois à l'avance...

L'idée est ingénieuse, mais je crois que le problème est très différent pour le cinéma de ce qu'il est pour les théâtres subventionnés. On peut beaucoup plus facilement déplacer un film qu'un spectacle avec décors et comédiens « en chair et en os » : par ailleurs, les conditions de projection sont convenables à peu près partout en France, désormais. Il me semble donc que si l'Etat souhaitait encourager la culture cinématographique — plutôt que de subventionner cet aspect de ciné-club unique et quotidien que vous envisagez — il serait opportun d'utiliser l'argent de cette subvention à financer des copies des films français ou étrangers de valeur, qui se trouvent dans les cinémathèques de France, ou d'autres pays et à encourager la création de ciné-clubs dans le plus grand nombre possible de communes. Ne croyez-vous pas que, dans ce domaine, la décentralisation soit la méthode la plus efficace ?

(A suivre.)

### PETIT COURRIER

♦ Turconi David, Loco. — Adresse de la revue américaine Cinema : 8366 Beverly Boulevard, Los Angeles 36, Californie.

♦ Les amis Pierrot. — A. Thibon, Paris; Alfred S., Bordeaux; A. Guichard, Nîmes; Ginette X., Paris; J.-L. Pastoral, Nice; A. du Jan, Avignon.

♦ C. Motzans, Steurac. — L'espèce que vous êtes maintenant rétablie à l'adresse : Consortium-Cinéma, 82, Champs-Élysées : 1. 12, 13, 29, 30, 42, Universal, 33, Champs-Élysées; 2. Roger Richet, 15, avenue Rodière; 3. Consortium du Film, 3, rue de Valenciennes; 4. 18, 28, 35, Alliance générale de distribution cinématographique, 56, rue Bassano; 5. 25, 32, Corona, 55, Champs-Élysées; 6. Minerva, 17, rue de Valenciennes; 7. Vedis, 27, avenue George-V; 8. C. P., 10, F. Gaumont; 9. 40, Champs-Élysées; 10. Dénia, 128, rue de la Boétie; 11. 18, 20, 21, 22, 37, 38, Régina, 44, Champs-Élysées; 14. Radio-Cinéma, 79, bd Haussmann; 15. Films Bastardie, 58, rue Taitbout; 16. Vox, 14 bis, avenue Rachel; 17. 23, Sireus, 40, rue François-Ier; 22. Lux, 26, rue de la Bienfaisance; 24, 43, 45, Dix-Ré, 3, rue Troyon; 46. Sclair, 12, rue d'Artois; 33. Artiste Associés, 18, avenue Marneton; 39. Francine, 44, Champs-Élysées; 40. C.I.D., 6, rue des Saussaies; 44. Warner, 5, avenue Velasquez; 47. R.K.O., 52, Champs-Élysées; 48. Rex, 38, Champs-Élysées; 49. 50, Ciné-Selection, 22, rue d'Artois; 51. Ouf.

♦ J. Gauthier, Aulnay. — Lettre transmise à Charles Boyer, R.K.O., 52, Champs-Élysées.

## Adhérez au manifeste du Comité de Défense du cinéma français

... et aidez-nous à recueillir des adhésions autour de vous

Je soussigné (nom, prénom) ..... profession ..... demeurant à ..... déclare avoir lu le manifeste du Comité de Défense du Cinéma français, en approuver les termes et y apporter une totale adhésion.

(Signature), A ..... le ..... 1948.

N.B. — Remplissez ce bulletin ou recopiez-le textuellement, si vous ne voulez pas découper ce journal, adressez-le, sous enveloppe affranchie à 6 fr. à

L'ECRAN FRANÇAIS (Défense du Cinéma français)  
100, rue Raumur, Paris-2<sup>e</sup>  
qui le fera parvenir au Comité de Défense du Cinéma français.

**L'ECRAN français**  
PARIS - CINEMA  
L'HEBDOMADAIRE  
INDEPENDANT  
DU CINEMA

A PARU CLANDESTINEMENT JUSQU'AU 15 AOUT 1944  
Rédacteurs en chef : Jean VIDAL et Jean-Pierre BARROT  
REDACTION-ADMINISTRATION : 100, rue RAUMUR, Paris (2<sup>e</sup>) GUT. 30-60, TUR. 54-40.

PUBLICITE : 142, rue Montmartre, PARIS (2<sup>e</sup>). GUT. 73-40 (3 lignes)

— n'accepte aucune publicité cinématographique —

### ABONNEMENTS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE  
Six mois... 300 fr.  
Un an... 550 fr.  
ETRANGER  
Un an... fr.

### tout changement d'adresse

Pour le changement d'adresse, joindre l'ancienne bande et la somme de 20 francs.  
Compte C.P. Paris : 5697-70  
Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois.  
Les Directeurs-gérants : Jean VIDAL et René BLECH

Société Nationale des Éditions de Presse CHATEAUDUN, 59-61, rue Lafayette, Paris-9<sup>e</sup>.

Formule nouvelle, G. JEAN, à Vichy

Parfum d'amour radioactif

Magnétisé et irradié, ce parfum d'amour provoque, fixe et retient l'affection et l'attachement sincère, même à distance. Résultat étonnant, surprenant. Notice explicative contre 20 francs.  
Professeur CLEMENT, NÎMES  
29, rue Gustave-Dourbot

### Votre Portrait par

**Roger Forster**  
le premier  
des photographes-cinéastes

**TRENTE ANS DE CINEMA**  
8, rue Copernic, 8  
Paris (16<sup>e</sup>) PASsy 69-43

**GRANDIR**  
de 10 à 20 cm. devenir élégant, svelte ou fort; par méthode américaine brevetée. Envoi sous pli fermé, 2 timbres, INSTITUTEUR MOERNE, 12 Annemasse (Haute-Savoie).

## MARIAGES et CORRESPONDANCE

Les demandes d'insertion doivent être adressées à l'Office de publicité de l'« Ecran français », 142, rue Montmartre, Paris, accompagnées de leur montant : 20 francs la ligne de 24 lettres, chiffres, signes ou espaces, majorés de 3 % de taxes. Les réponses doivent être envoyées à la même adresse, sous double enveloppe cachetée, timbrée à 6 francs, avec le numéro de l'annonce au crayon.

### DAMES

Dame, 26 a., jolie blonde, élég., b. sit., 23-45, affect. sérieux, ser., bon empl. Ecr. Mme André, 55, rue de Rivoli, Paris.  
J. F. quarant. b. édu., sit. ais. bel appart. cherche mariage sit. rapp. N° 616.

### MESSIEURS

J. M. cherche compagne pour sorties ciné. Paris. Photo retour ass. N° 615.  
PARIS, 36 ans, 1 m. 58, belle sit., banque, aff. b. a., désire conn. J. F. agréé, aff. p. sort. et mar. Photo ret. N° 617.

### MARIAGES France, colonies et Amérique

Formule nouvelle, G. JEAN, à Vichy

### Parfum d'amour radioactif

Magnétisé et irradié, ce parfum d'amour provoque, fixe et retient l'affection et l'attachement sincère, même à distance. Résultat étonnant, surprenant. Notice explicative contre 20 francs.  
Professeur CLEMENT, NÎMES  
29, rue Gustave-Dourbot

Société Nationale des Éditions de Presse CHATEAUDUN, 59-61, rue Lafayette, Paris-9<sup>e</sup>.

Formule nouvelle, G. JEAN, à Vichy

Parfum d'amour radioactif

Magnétisé et irradié, ce parfum d'amour provoque, fixe et retient l'affection et l'attachement sincère, même à distance. Résultat étonnant, surprenant. Notice explicative contre 20 francs.  
Professeur CLEMENT, NÎMES  
29, rue Gustave-Dourbot

Société Nationale des Éditions de Presse CHATEAUDUN, 59-61, rue Lafayette, Paris-9<sup>e</sup>.

Formule nouvelle, G. JEAN, à Vichy

Parfum d'amour radioactif

Magnétisé et irradié, ce parfum d'amour provoque, fixe et retient l'affection et l'attachement sincère, même à distance. Résultat étonnant, surprenant. Notice explicative contre 20 francs.  
Professeur CLEMENT, NÎMES  
29, rue Gustave-Dourbot



# Le film d'Ariane

N'E soyez jamais riche ni célèbre, ni trop original. Les inconvénients que vous en retirerez ne seraient pas compensés par votre intime satisfaction. Ainsi, ce brave Wallace Beery qui, à l'âge de 63 ans, se voit intenter un procès en reconnaissance de paternité, croyez-vous que cela le flatte plus que cela ne l'ennuie ? Il a eu beau s'écrier, avec l'esprit qu'on lui connaît : « Ma chère Gloria, il ne fallait pas boire l'eau de la fontaine (Wallace)... », la perspective d'être père ne lui sourit guère. Mais, au fait, pourquoi n'aurait-il pas un courage égal à celui que dut, un jour, montrer la future maman ?

Car ladite Gloria n'a pas eu, elle, l'astuce de s'en tirer aussi élégamment que Linda Darnell, qui attend aussi un enfant. On précise même qu'elle l'attend depuis trois ans. Mais, rassurez-vous, ce n'est pas pour faire concurrence à Dumbo. C'est uniquement parce qu'il s'agit d'un enfant adopté et qu'il n'y en avait pas de « disponible » jusqu'à présent. Mise en goût, Linda songerait à rendre prochainement une visite officielle à Wallace Beery.

## Concours d'entrée...

AMOIENS qu'elle ne demande quelques « tuyaux » à son amie Rita Hayworth qui vient de faire passer à plus de cent postulants au rôle d'un



des sept prétendants qu'elle aura dans son prochain film : *Carmen*, un examen pratique. On a compté — l'histoire ne nous dit pas si la statistique a été enregistrée sur cartes perforées — qu'au cours de cette semaine pédagogique, Rita a été embrassée pour raisons techniques, 635 fois.

Le même bulletin d'informations nous apprend qu'un contrat d'exclusivité vient d'être signé à Pancho, perroquet mexicain. Mais, ce n'est pas pour être le partenaire de Rita Hayworth... Les uns sont choisis pour leur plumage, d'autres pour leur ramage.

## ...et examen de rentrées

LE but recherché étant toujours, bien entendu, la réalisation des plus fortes recettes. En 1947, c'est Jennifer Jones — ex-Bernadette Soubirous — qui est venue en tête de ce palmarès. La vertu

rapporte quelquefois... au cinéma. Tout de suite après elle, vient le bien-pensant Gregory Peck, Gary Cooper n'ayant droit qu'à la quatrième place, juste derrière Linda Darnell. Quant aux films les plus « marchands », ce furent (toujours aux Etats-Unis, bien sûr) *Les plus belles années de notre vie* et *Duel in the Sun* que nous n'avons pas encore vu.

## On a toujours besoin...

MAIS ce ne sont là que petites histoires sur de grands hommes. D'autres songent à faire de la Grande Histoire sur de petits hommes. Trois im-



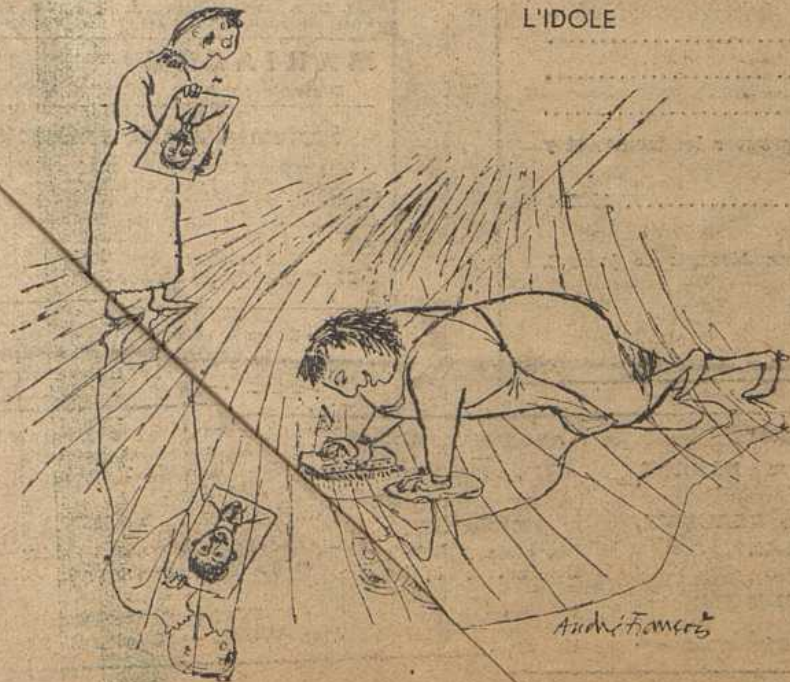
portants personnages viennent, en effet, de rendre visite, au Portugal, à Umberto de Savoie, pour essayer d'en obtenir les droits de reproduction cinématographique des mémoires de son feu père, l'ex-roi Victor-Emmanuel. Ils offrent un million de dollars. C'est bien payé, avouez-le.

Il est vrai qu'on perd de plus en plus conscience de la valeur de l'argent (Ah ! de mon temps...). Laurence Olivier n'a-t-il pas dit que son *Hamlet* a coûté plus cher que *Henry V*, dont le devis avait atteint près de 400 millions de francs ? Après cela, on ne s'étonne plus de ce qu'un rédacteur du « Daily Mail » qui l'interviewait l'ait trouvé en train de se bourrer de cachets et ait remarqué que « des plis barrent souvent son front ». Les plis de mon front minotaure ne valent pas si cher.

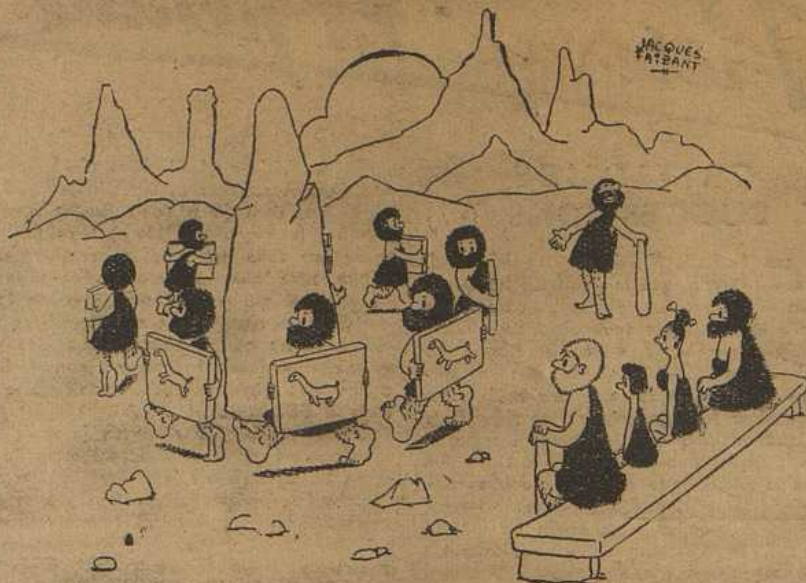
Détail piquant : rien que les costumes de *Hamlet* valaient plus de 10 millions. Les tissus dont ils étaient faits étaient,



## L'IDOLE



## LE CINEMA A L'AGE DE PIERRE



— Et voici d'abord l'ancêtre de notre cinéma... le praxinoscope.

pour un acteur, d'avoir quelqu'un qui surveille sans arrêt son pantalon pendant qu'il joue.

## Une histoire de Raimu

UN qui n'aurait certainement pas toléré cela, c'est le bouillant Raimu. Il aurait trouvé, à cette occasion, pour faire disparaître son « garde du justaucorps », une tonitruante apostrophe dans le genre de celle que rappelait l'autre jour Mme Esther Raimu, au Club des Tropéziens où elle était reçue avec sa fille et son gendre Dominique Nohain.

Un jour, dans un bar de Toulon, un quidam, agrémenté d'une immense barbe noire, s'approche de Raimu :

— Oh ! Muraire, tu me reconnais pas ?

Raimu se lève, regarde le barbu :

— Eh non ! monsieur, je vous reconnais pas.

— Mais, nous étions à l'école ensemble...

Et Raimu, en colère, de lui répondre :

— Oh ! le jobastre, comment tu veux que je te reconnaisse ? Tu portais pas la barbe à ce moment-là !

## Marais contre la faust-barbe

TOUJOURS dans le rayon des barbes. Avant de jouer l'archiduc Rodolphe au côté de Dominique Blanchard dans *Le Secret de Mayerling*, Jean Marais sera Faust. Mais un Faust en complet veston. « Et je refuse de me laisser pousser la barbe », proclamait-il, à tout hasard, au cours d'un cocktail qu'il présidait avec sa future et charmante partenaire. Le propos a été recueilli, a noté le Minotaure, au moins par Jany Holt, Micheline Francey, Jean Delannoy et François Périer qui prenaient part à la petite cérémonie. Un peu plus loin, discutaient Albert Préjean, qui sera un gangster dans son prochain film, et Marcelle Derrier qui tournera *Monte-Cristo* avec Pierre Brasseur.

Petite réunion plus intime chez Jean Sablon, au George-V. Le « troubadour chantant » se prépare à faire du cinéma : un film à Hollywood et un autre — sous la direction de Cavalcanti — à Londres. Deux films musicaux, comme par hasard. Et en cet honneur, on a, comme il se doit, sablé le champagne.

## Croquis à l'emporte-tête

## MICHEL AUCLAIR

Il a travaillé pendant sept ans sans que nous en sachions rien, depuis l'âge incertain où il eût aussi volontiers embrassé la profession de médecin (sa mère était biologiste) que, par réaction, celle d'acteur. Il s'est fait les dents sur Musset, Péguy, Claudel, Shakespeare, Hugo et Giraudoux, inexpérimenté, tenace — renvoyé du Conservatoire pour indiscipline.

Cocteau l'a fait démarrer — il était le frère de Belle dans *La Belle et la Bête* : un sourire de conte de fées sous un chapeau de paille en pain de sucre. Clément l'a révélé avec *Les Maudits* : une petite gouape nazie experte dans l'art de planter un poignard entre deux ongles.

Il a aujourd'hui vingt-cinq ans — des joues où s'attarde une malice encore juvénile, mais les mèches brunes d'un adolescent déjà inquiet, une façon à lui de s'exprimer en coin, de faire la lippe, le regard soudain braqué, terni par une mauvaise pensée, et une voix ronde, roulée, profonde, coupée court.

Tel il apparaît à la scène dans *L'Empereur de Chine*, où il a repris le rôle de Jean-Pierre Aumont, rôle louche de charmant mythomane, un peu gigolo, foncier menteur. Il y fait preuve d'une autorité déconcertante, rappelant celle d'un garçonnet précoce qui imite trop bien le ton de ses parents.

En voilà assez pour qu'on le cantonne déjà dans les rôles de marlou (dans *Lili*, vieillit, la lèvre ornée d'une petite moustache noire, il joue les souteneurs réfléchis et organisés).

Clouzot va le tirer de ce mauvais pas en lui donnant le rôle, dans sa moderne *Manon*, du « maquereau par amour », celui du chevalier des Grioux. Puisque, en réalité, Michel Auclair s'avoue confiant, aimant, rêveur, imaginaire (et, à ses heures, violent, n'oublions pas la violence), il est fait pour incarner le chevalier « d'un naturel doux et aimable — que l'Amour a rendu trop tendre, trop passionné, trop fidèle et peut-être trop complaisant pour les désirs d'une maîtresse toute charmante ».

Voilà qui lui va entièrement. Est-il encore quelqu'un pour soutenir que les metteurs en scène ne sont point de grands psychologues ?

## LE MINOTAURE.

